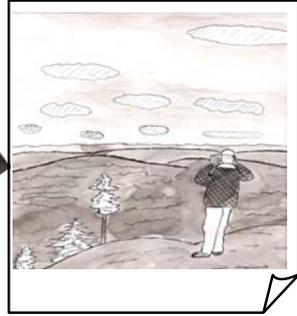
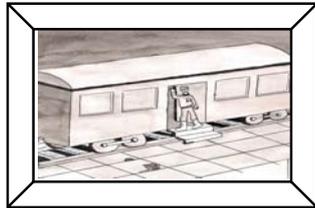


AU



FIL



DES



GÉNÉRATIONS
MONTMAGNY-SUD

AU FIL
DES
GÉNÉRATIONS
MONTMAGNY-SUD

Par :

L'ABC des Hauts Plateaux Montmagny-L'Islet

21, Principale

Saint-Pamphile

G0R 3X0

Téléphone : (418) 356-3737

Télécopieur : (418) 356-3112

Courriel : abcsud@globetrotter.net

REMERCIEMENTS

La réalisation de ce document a été rendue possible grâce à la contribution financière du Secrétariat aux aînés dans le cadre du programme « Engagés dans l'action pour les aînés du Québec ».

Nous remercions chaleureusement toutes les personnes qui ont généreusement accepté de partager avec nous un moment de leur vie, une parcelle de leur histoire :

Mesdames Réjeanne Adam, Véronique Auclair, Gaby Bernard, Noëlla Chabot-Boutin.

Messieurs Roland Audet, Raynald Bilodeau, Camille Dubé, Jean-Guy Grégoire, Réjean Guimont, Gérard Lachance, Lauréat Laprise.

Coordination

Manon Leclerc

Rédaction, traitement de texte et mise en page

Lynda Blanchet

Noémie Régnier

Brigitte Boivin

Lucie St-Amant

Annie Boulet

Lina Sylvain

Tina Desbiens

Illustrations

Étudiants de la classe de M. Pierre Troestler, pour le cours d'option Arts Plastiques de l'école secondaire Saint-Paul.

Lecture et révision

Julie Chouinard

Impression

Demers Impression Inc.

PRÉSENTATION

Au fil des générations Montmagny-Sud est un projet éducatif visant à créer des passerelles entre les savoirs des anciens et la communauté d'aujourd'hui. Ainsi en apprendra-t-on sur les particularités des fréquentations de l'époque, la vie rustique des premiers habitants dans certains cantons de la région, la vie en famille nombreuse, en somme sur les habitudes et les coutumes d'autrefois.

Pour constituer ces entretiens, nous avons rencontré des aînés de la région de Montmagny-Sud volontaires et bienheureux de partager ce savoir pratique d'autrefois. Les textes ont été écrits par certains d'entre eux, tandis que d'autres préféraient converser avec une personne à l'emploi de l'ABC des Hauts Plateaux et ainsi laisser libre cours à leurs souvenirs d'antan. Dans ce dernier cas, le témoignage de la personne a été enregistré sur bande audio, ensuite retranscrit et mis en texte. Lorsque la situation le permettait, la personne relisait le texte et approuvait la justesse des propos. Le genre de l'auteur teinte l'écriture de son témoignage.

La particularité de ce projet est dans l'essence même des propos des personnes rencontrées, à la fois dans la forme et dans le contenu. Nous expliquons. Un témoignage communiqué par les images vidéo transmet l'histoire d'une personne que l'on observe raconter son récit. Les expressions verbales et non verbales, les intonations de la voix, le choix des mots et les lieux physiques parlent tout autant que le témoignage qui, par l'image, prend une texture voire une profondeur.

Par l'écriture, le défi est tout autre surtout lorsqu'il s'agit de transcription d'entretien. Dans le souci de partager avec vous l'esprit des histoires personnelles, nous avons dû faire certains choix dont notre seul critère demeure la fidélité au

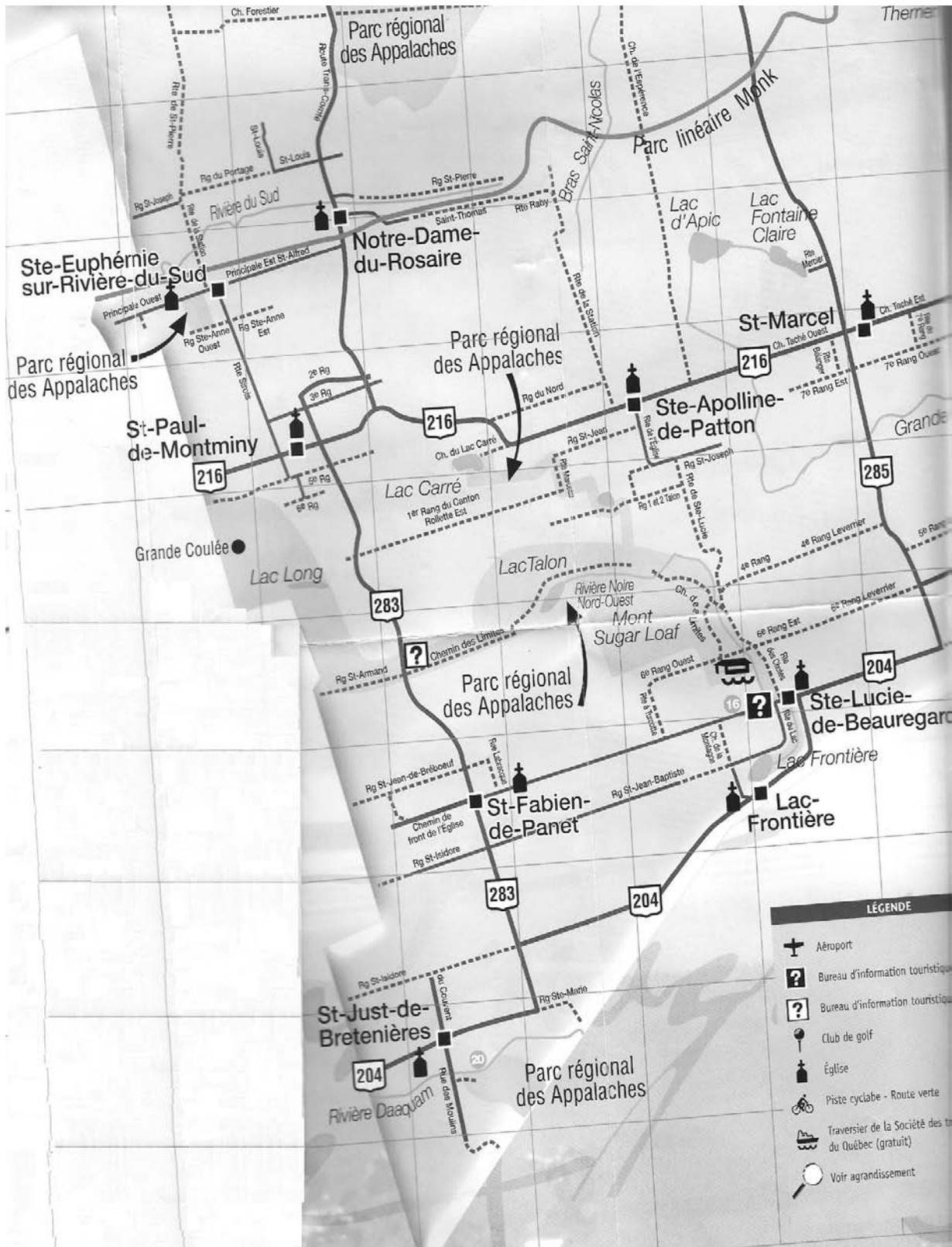
langage parlé. En ce sens, ne soyez point offusqué de lire Madame une telle qui est en soi le nom de son mari. Sous ce nom, elle est connue et elle-même se reconnaît. Imposer à cette personne de signer son témoignage avec son nom de baptistaire serait la déposséder d'une identité sociale qui est sienne depuis son mariage. Dans cette même logique, on parle des sauvages pour signifier les Amérindiens, de demoiselle pour désigner une amie bien spéciale et ainsi en est-il des différentes expressions aujourd'hui désuètes. Vous lirez donc des anglicismes et québécismes particuliers à la région lesquels sont expliqués dans le lexique. Une langue est vivante. Ce projet nous le rappelle.

L'ordre des textes suit les saisons. Des exercices ont été élaborés afin de permettre d'intégrer l'essence des propos et d'en approfondir, à différents niveaux, vos connaissances en français et en calcul. Pour ceux et celles qui souhaitent en savoir davantage sur l'un des thèmes élaborés dans le texte, des sites Internet sont suggérés. Entendons que ces préférences sont celles de l'équipe de l'ABC des Hauts Plateaux et qu'un site conduit vers d'autres. N'est-ce pas la richesse d'un réseau tel que le Net ?

Vous pouvez vous procurer *Au fil des générations Montmagn-Sud* et son cahier d'exercices en les commandant à partir du site de l'ABC des Hauts Plateaux : www.abcsud.com. Un corrigé des exercices sera disponible sous peu.

L'équipe

RÉGION DE MONTMAGNY-SUD



LÉGENDE	
	Aéroport
	Bureau d'information touristique
	Bureau d'information touristique
	Club de golf
	Église
	Piste cyclable - Route verte
	Traversier de la Société des transports de la région de Québec (gratuit)
	Voir agrandissement

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	5
Présentation	7
Région de Montmagny-Sud	9
La <i>run</i> de mariage	15
La petite école.....	21
Une amie bien spéciale	27
Le mineur	31
Comment j'ai adopté mon petit frère.....	37
La vie à la Rolette	43
Le Lac Carré.....	49
Une tempête épouvantable	55
Le camp de bois rond.....	61
L'observateur de tour du Sugar Loaf.....	65
La guerre de Corée.....	69
Les moulins à scie.....	75
L'histoire de Lac-Frontière par ses incendies	79
Le chemin de fer	85
La vie au pensionnat	91
Les fréquentations.....	95
Lexique.....	99



La Runde
MARIAGE 20/08/41

LA *RUN* DE MARIAGE

Dans les années 30, les fréquentations étaient souvent de courte durée; les jeunes gens se connaissaient peu avant de s'engager pour la vie dans le mariage.

J'avais malgré tout connu plusieurs jeunes filles. On disait que j'avais le cœur large : je ne buvais pas, je me présentais bien, j'avais la parole facile et je savais charmer les dames. De plus, j'étais le seul à posséder une bicyclette pour me déplacer; ce qui ne laissait pas indifférentes les demoiselles ...j'ai eu une belle vie de jeunesse!

C'est ainsi qu'à l'âge de 23 ans, je choisis d'unir ma destinée à Blanche Lacroix. Le travail de mon père l'obligeant à s'absenter de la ferme des semaines entières, mes bras le remplaçaient largement. Il voyait donc d'un mauvais œil mon mariage, car il perdait un bon ouvrier.

Mon beau-père, Alfred Lacroix, étant sujet américain, c'était pour moi l'occasion rêvée d'aller avec lui faire ce qu'on appelait la *run* de mariage. C'était une coutume voulant que les jeunes gens qui prévoyaient se marier partent au loin quelques mois, pour gagner l'argent nécessaire à la noce et à l'installation sur une terre. Malgré l'avertissement de mon père qui était convaincu que je me ferais arrêter, je suis parti le 2 juin avec la prétention de revenir à l'automne avec un surplus d'argent en poche pour les dépenses du mariage.

Ayant arrêté au poste de douane, répondu à toutes les questions d'usage et fait vérifier mes effets personnels par l'officier américain, j'étais convaincu d'être en loi. Mais je n'avais pas le passeport requis pour travailler dans le Maine et j'étais en infraction. Je ne suis resté que dix-neuf jours au travail.

Une nuit, cinq officiers américains sont venus au chantier arrêter les 33 Québécois qui s’y trouvaient illégalement. Nous sommes descendus en canot, sur la rivière Saint-Jean, enchaînés les uns aux autres et avons été conduits à la prison de Bangor. Lors de notre procès, avec M. Levasseur comme interprète, nous avons dû identifier l’officier américain qui nous avait laissés passer en le reconnaissant parmi cinq hommes habillés de façon identique. Pas un de nous ne s’est trompé. Nul doute qu’il a dû être remercié de ses fonctions par la suite. Quant à nous, les neuf travailleurs qui s’étaient arrêtés au poste de douane, nous avons fait 35 jours de prison tandis que les autres ont dû faire deux mois. Par contre, notre dossier était entaché et cette mésaventure nous suivrait dans l’avenir.

Après notre procès, les autorités nous ont reconduits à la Station ferroviaire de Mégantic et ont payé le trajet de retour jusqu’au Lac-Frontière. C’est ainsi que ma *run* de mariage s’est terminée : parti avec 21 \$ en poche, je suis revenu avec 22 \$ et de 147 livres, je suis passé à un poids de 158 livres en un mois. La prison fut une expérience mémorable où je me suis fait des amis : étant logé, nourri et sans obligation de travailler, je n’ai pas eu trop de misère... De retour chez nous, mon père a usé de son influence auprès du député libéral de la circonscription de Montmagny, M. Fernand Choquette, pour faire effacer cette aventure de mon dossier sinon j’étais banni à vie pour entrer aux États-Unis.

Pendant mon séjour en prison, mon père m’a envoyé une belle petite lettre. Il ne manquait pas d’insister sur les avertissements qu’il m’avait donnés et que j’avais ignorés. Il savait écrire mon père ! Par la suite, on aurait dit qu’il reconnût avoir été un peu sévère avec moi et décida malgré tout de me faire une belle noce. Je me suis donc marié le 20 août 1941 et on s’est installés dans la maison que j’avais pu acheter quelques jours auparavant.

Nous avons eu dix enfants à qui j'ai voulu donner une bonne éducation en permettant à chacun de compléter au moins une onzième année; ce à quoi j'avais dû renoncer pour moi-même et qui pourrait leur entrouvrir des portes pour l'avenir. J'ai toujours aimé et j'aime encore beaucoup lire et écrire. La poésie qui m'habite me garde positif et ouvert sur le monde. À 88 ans, je jouis d'une bonne santé, j'apprécie les gens que je côtoie et j'aime la vie !

Monsieur Gérard Lachance

La
Petite école



Cynthia Corriveau

LA PETITE ÉCOLE

En 1951, après une année d'enseignement dans la Rolette, me voilà revenue à Sainte-Apolline, mon village natal, pour y enseigner à la p'tite école du bout du rang Saint-Joseph. Pesant à peine 90 livres et tout juste âgée de dix-sept ans, je suis prête pour accueillir mes nouveaux élèves.

La première année où j'ai enseigné à Sainte-Apolline, j'avais 44 élèves de la première à la septième année. Il fallait donc garder la discipline. Même si je n'étais pas grosse, j'ai toujours su me faire respecter. Les p'tits têtus et les plus malcommodes, je m'en faisais des alliés dès la première semaine en leur donnant des responsabilités. À Sainte-Apolline, j'ai été le premier professeur à tutoyer ses élèves. Cette situation avait fait toute une histoire. J'ai même reçu la visite du président de la commission scolaire, M. Willy Beaupré de Québec, qui en avait entendu parler. Celui-ci m'a chanté des bêtises et m'a dit que s'il me rapportait, ma note d'enseignante pouvait baisser à 5 sur 10. Je lui ai fait comprendre que tous les élèves ici me connaissent, qu'ils me respectaient et que je les respectais. Je n'en ai plus entendu parler par la suite.

La journée débutait toujours par la récitation du Catéchisme et des leçons. Par la suite, je donnais des exercices à faire aux plus vieux qui avaient reçu les explications la veille en après-midi. Après, je travaillais beaucoup avec la première année car ma mère me disait : « Si un enfant rate sa première année, il aura toujours de la misère à l'école ». Vers la fête de Pâques, ceux qui apprenaient plus vite pouvaient suivre la deuxième année. Je n'étais jamais assise ; je me promenais d'un banc à l'autre pour redonner des explications à ceux qui en avaient besoin. Dès le début des classes, j'exigeais des élèves que les travaux soient bien faits et les cahiers propres. Au cours de l'année, les grands de septième année marchaient

au Catéchisme pour préparer leur Profession de Foi. Ils devaient aller à l'église une journée par semaine pendant un mois. M. le Curé les questionnait pour qu'ils sachent leurs prières en latin par cœur.

En hiver, les élèves les plus éloignés se rendaient à la p'tite école en voiture à cheval car les rangs n'étaient pas entretenus dans ce temps-là. M. Dugal, un parent d'élèves, partait le matin du coin de la route de Sainte-Lucie et ramassait environ une dizaine d'enfants sur son chemin. Il remplissait sa boîte, comme on disait dans le temps. Le soir, un autre parent les ramenait à la maison. Le printemps et l'automne, le trajet se faisait en voiture ou à pied.

À Sainte-Apolline, il y avait six p'tites écoles en plus du couvent au village. Chaque rang avait son école. Dans chacune d'elles, il y avait une cuisine et une chambre à coucher. Comme l'école était à deux milles de chez moi, l'hiver, je couchais sur place. Le chauffage était au bois. La nuit, je n'osais pas trop chauffer car lorsqu'on mettait une bonne bûche d'érable dans la fournaise, les tuyaux en devenaient rouges. Ça m'inquiétait beaucoup. Je peux vous dire que le lendemain matin, je m'habillais rapidement; ce n'était pas chaud.

J'ai enseigné pendant 27 ans au régulier et une quinzaine d'années à temps partiel et ce, dans huit paroisses. J'ai fait également de la récupération, ce qu'on appelle aujourd'hui « l'aide aux devoirs ». Je peux donc vous dire que des changements, j'en ai vu dans les écoles et pas toujours pour le mieux. Par exemple, à une certaine époque, les dirigeants de la commission scolaire ont décidé de regrouper les élèves dans une seule école par village. Ces écoles étaient surpeuplées : il y avait des locaux de cours jusque dans la cave. Cette situation a persisté pendant deux ou trois ans avant qu'ils ne se décident à faire des changements.

Je suis maintenant à la retraite et je regarde avec fierté tous les changements que les écoles et l'éducation ont connus au cours de ces années. Aujourd'hui, j'en suis très heureuse pour mes petits-enfants.

Madame Gaby Bernard

une amie
bien

Spéciale



Emykie Francoeur

UNE AMIE BIEN SPÉCIALE

Un beau jour de printemps vers la fin d'avril, un nouveau voisin vint s'installer sur un lot de colonisation. Un après-midi, la dame vint me rendre visite. C'était une personne aimable et distinguée; tout de suite nous sommes devenues amies. Elle m'invita chez elle, m'informa que sa fille vivait avec eux et qu'elle était infirme. Cette jeune demoiselle, nommée Léa, avait eu vers l'âge de deux ans un accident qui ne lui permettrait jamais de marcher. Toujours est-il qu'un bon soir, mon mari, les enfants et moi allions leur rendre visite. Nous avons joué aux cartes et déjà nous étions à l'aise. Cette femme infirme plus âgée que moi était très joyeuse et toujours pleine d'humour. Elle m'avait tant fait rire, elle chantait comme une fée des bois. Mes enfants allaient la chercher en été avec la petite voiture à quatre roues et l'hiver en traîneau. Il faut préciser qu'à cette époque les chaises roulantes n'étaient accessibles qu'aux gens riches.

Mariée à 17 ans, j'aimais avoir du plaisir, taquiner et jouer quelques tours. Un soir que je n'arrivais pas à dormir, j'étais montée à l'étage et avais pris soin de lui apporter un verre de lait ainsi que des galettes à la mélasse. J'avais brassé mon amie endormie et lui dis : « Léa, avez-vous faim ? » Elle me répondit : « En voilà une idée, je dormais si bien ! » et elle s'était retournée pour dormir. Pour la deuxième fois, je la brassai et lui dis : « Léa, avez-vous soif ? » Là, elle s'était mise à rire ! Par la suite, nous descendions au premier. Elle se traînait dans l'escalier comme un petit enfant et voilà, "le fun était pogné !" On s'était couchées aux petites heures du matin.

D'autres fois, c'était l'hiver ! Les hommes aux chantiers, aucune sortie, on avait hâte à la Mi-Carême et au Mardi gras (le mardi précédant le mercredi des Cendres). Vous, les jeunes, vous n'avez pas vécu cela ! Ces jours-là, on se

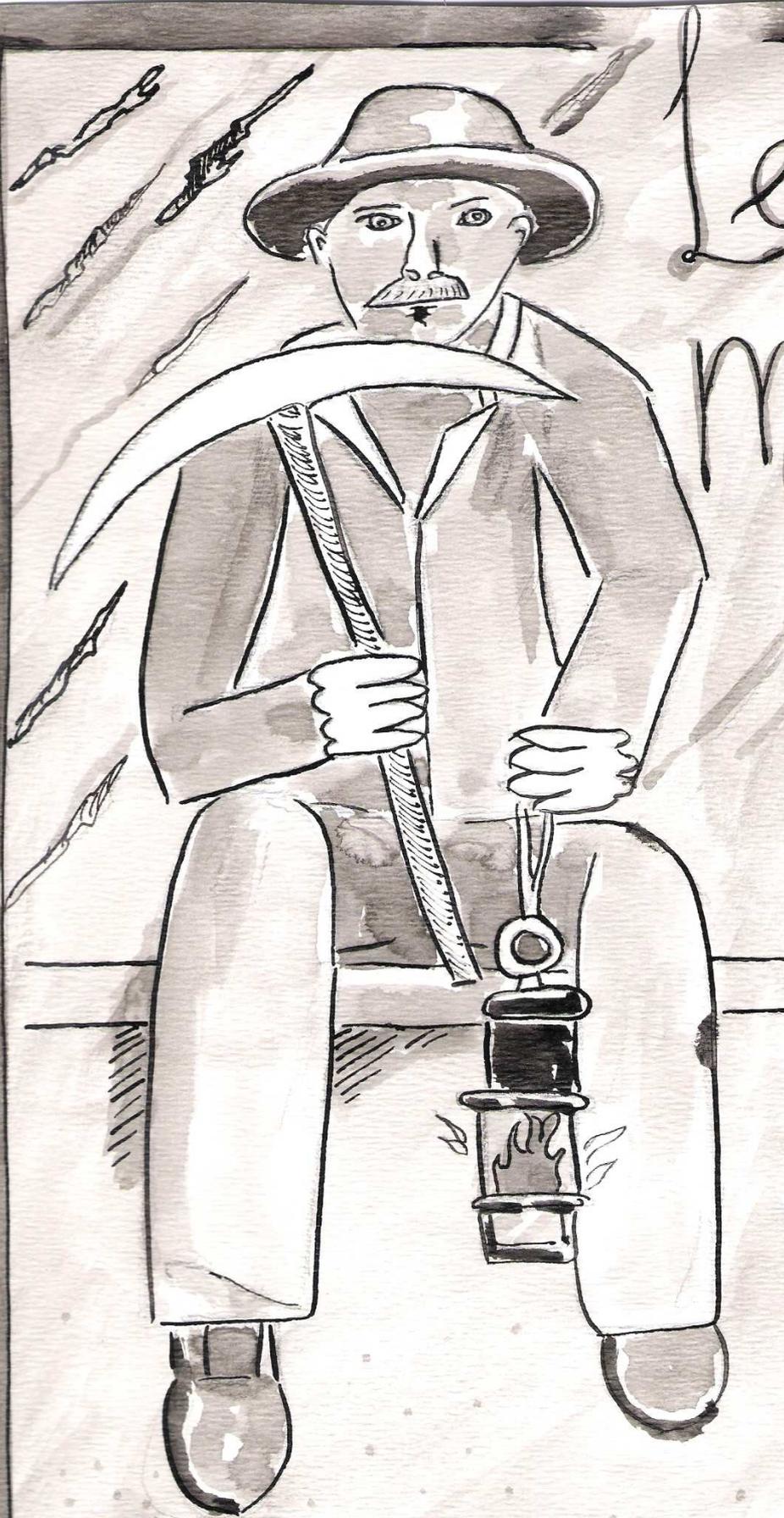
costumait pour ne pas être reconnu. Moi, j'allais chercher mademoiselle Léa pour garder les plus jeunes. Les plus âgés se costumaient et venaient avec nous. Si vous aviez vu cela, nous avions chacun un costume confectionné par nous-mêmes. Nous étions une quinzaine, on frappait à toutes les portes sur une distance de trois à quatre milles. On dansait, chantait et jouait de la musique à bouche. Les gens étaient contents; ils nous donnaient du sucre à la crème parfois même un verre de vin. On avait hâte à ce soir-là, car les dernières visites se terminant vers minuit, c'était la seule occasion qu'on avait de se défouler ! De retour à la maison, je racontais tout à Léa; on riait et on se couchait vers quatre heures du matin, en retard pour nourrir les bêtes. Ces dernières n'étaient pas contentes : parfois, elles étaient détachées et avaient sali l'étable. Mais ce n'était pas grave, on s'était bien amusées la veille et on reprenait la besogne.

Léa fut l'une de mes meilleures amies. Je dois vous avouer qu'elle n'était pas très connue des gens du village mais très appréciée parmi ceux du rang; comme on disait à cette époque, « c'était du très bon monde ! ». Quelques années plus tard, elle déménagea à Québec avec ses parents où elle rencontra son futur époux qui, tout comme elle, était une personne handicapée. De temps à autre, j'allais leur rendre visite dans leur bel appartement où tout était organisé pour être fonctionnel. À chaque fois, j'étais surprise de les voir si heureux et en pleine possession de leurs moyens. Je crois que l'épreuve de Léa lui a permis de grandir et d'apprécier les belles choses de la vie.

Cette amie est maintenant décédée mais j'ai en mémoire des souvenirs inoubliables de notre complicité; ce qui me garde jeune. Encore une fois Léa, je te dis merci et il me fait plaisir de te rendre hommage dans mes écrits.

Madame Véronique Auclair

Le Mineur



Myriane Fortin

LE MINEUR

En 1949, sur des terres de Saint-Fabien, M. Théophile Bélanger se promène tout en prospectant la surface du sol pour trouver du métal. Un jour, il aperçoit quelque chose qui reluit et croit avoir trouvé du cuivre. La Compagnie Eastern Metals commence alors à driller pour faire des échantillonnages et les faire analyser. Ceux-ci contiennent finalement de la pyrite de fer et un peu de cuivre. En 1951, on entame l'excauation du sol par la construction d'un puits de 1 200 pieds de profondeur avec huit galeries souterraines.

C'est en 1954 que j'ai commencé à travailler dans les mines de Saint-Fabien. Celles-ci fonctionnaient 24 heures sur 24, sauf les dimanches, et une soixantaine d'hommes y gagnaient leur vie selon des horaires de jour, de soir ou de nuit. Puisque les mines étaient rares dans la région, notre connaissance du métier l'était aussi ; nous devions donc nous entourer de mineurs expérimentés qui souvent venaient de l'extérieur, de Val-d'Or entre autres.

Pour nous rendre sous terre, nous devions prendre le *shaft* constitué de deux compartiments de dix pieds carrés chacun. C'était comme des ascenseurs, un qui montait et l'autre qui descendait. S'il manquait d'électricité, un autre compartiment dans lequel se trouvaient seulement des échelles était accessible. Ces échelles, d'une hauteur de huit pieds chacune, se rendaient jusqu'à la surface. Quand nous devions les utiliser, la remontée était assez difficile car venait un temps où l'on manquait de souffle. L'air dans les mines est vraiment plus rare qu'à l'extérieur.

Bien souvent, nous devions marcher un gros dix minutes dans les galeries pour atteindre notre poste de travail. Chaque galerie était alimentée de tuyaux chargés d'eau ou d'air; ce qui permettait aux mineurs d'opérer la machinerie et leur fournissait également l'air pour respirer. Notre travail dans les galeries consistait à

extraire des mottes de terre du sol et à les charger dans des petits wagons qui se déplaçaient sur des rails de chemin de fer jusqu'à la surface de la mine. Ces charges étaient ensuite expédiées dans différents moulins pour leur analyse et pour l'extraction du minerai.

Chaque galerie devait être gardée toujours propre quotidiennement. Aucun déchet ne devait rester sur place. Il en était de même pour nos besoins naturels. Nous devions toujours utiliser les bocalux contenant de la chaux placés à cette fin. Si un mineur était surpris à faire ses besoins naturels ailleurs qu'à ces endroits, il était immédiatement congédié. Toutes ces précautions étaient prises afin d'éviter une contamination du sol.

Les risques d'accidents dans les mines étaient grands. Nous devions constamment être vigilants et prudents dans nos manoeuvres. Après chaque dynamitage, il fallait attendre quelques heures avant de redescendre afin de s'assurer que tous les gaz se soient échappés complètement des galeries car nous aurions pu être intoxiqués. Un jour, un de nos mineurs, M. Lionel Chabot, devait remonter à la surface pour aller fermer l'eau et l'air avant de dynamiter. En montant, la cage a basculé et l'a fait tomber d'une hauteur de 80 pieds. Malheureusement, M. Chabot y perdit la vie.

Une autre année, un éboulement se produisit dans la troisième galerie emprisonnant ainsi quatre hommes sous terre. Après cinq heures de travail ardu, nous avons finalement réussi à les libérer vivants. Par la suite, la compagnie installa des poteaux de soutien de huit pouces carrés afin d'éviter ce type d'accident.

Quand j'ai commencé à travailler dans les mines, nous pouvions nous promener debout dans les galeries; il y avait une bonne hauteur restante au-dessus

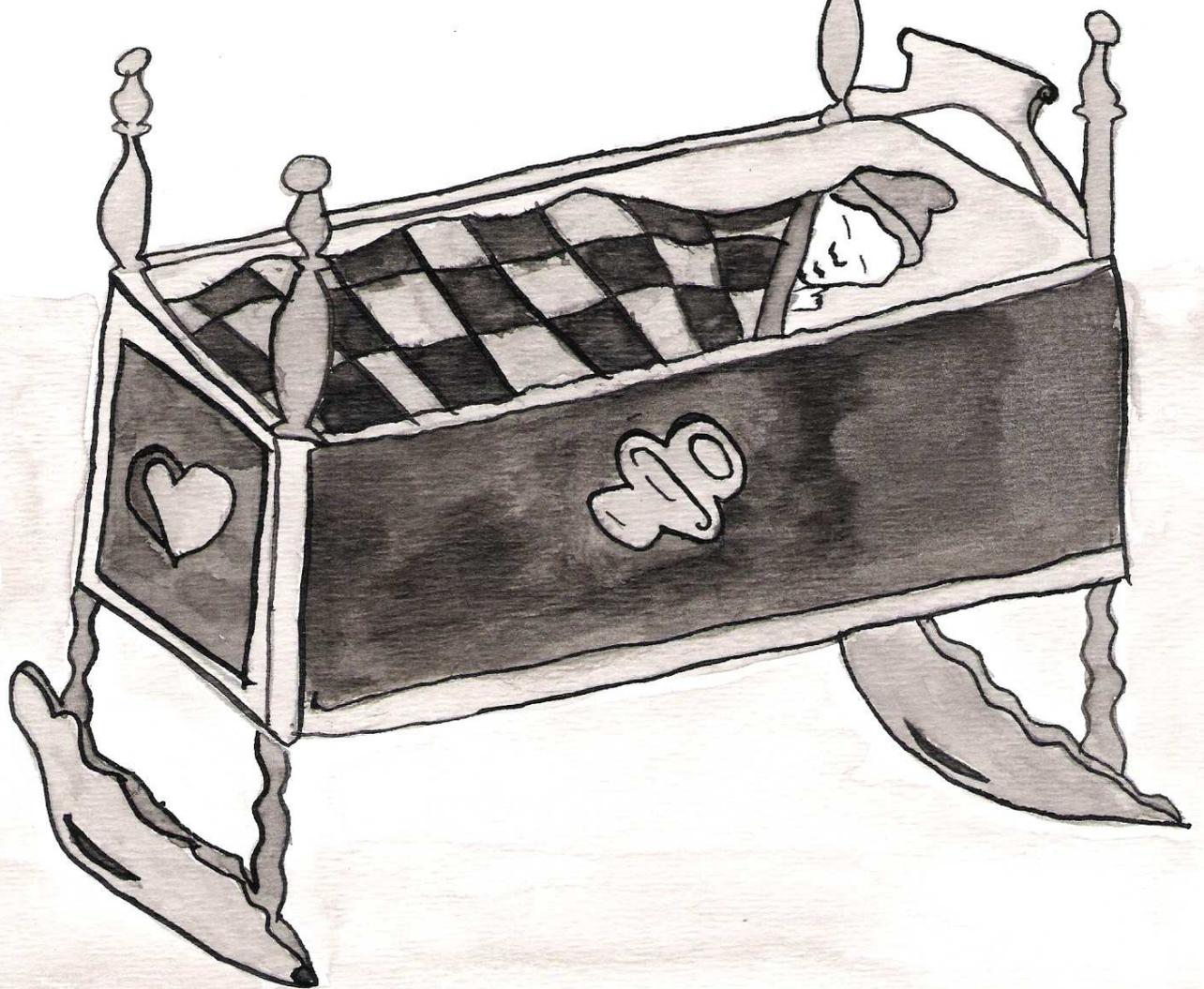
de nos têtes. Deux années plus tard, les normes concernant les dimensions des galeries avaient changé et nous devions nous pencher pour aller chercher le matériel. Nous avons perdu une hauteur d'au moins un pied et demi au cours de ce laps de temps.

J'ai travaillé dans la mine de Saint-Fabien pendant quatre années. Celle-ci a dû fermer ses portes en 1957 car le minerai n'était pas assez abondant pour être rentable. En y repensant bien aujourd'hui, les conditions de travail d'un mineur étaient assez difficiles : nous devions gagner notre vie à mille deux cents pieds sous terre sans voir le jour ni respirer du bon air pur pendant plusieurs heures, en plus des hauts risques d'accident.

De nos jours, le travail dans les mines est devenu beaucoup plus sécuritaire autant au niveau de la technologie que des conditions de travail.

Monsieur Raynald Bilodeau

Comment j'ai
adapté mon
petit frère!



Marie-Soleil Chabot

COMMENT J'AI ADOPTÉ
MON PETIT FRÈRE

1949, le *baby-boom* explose : les sauvages travaillent beaucoup. Rappelez-vous à cette époque, on dit que ce sont eux qui amènent les nouveaux-nés aux familles, après avoir joué rudement avec les mamans avant de livrer le bébé. Ce qui explique pourquoi elles doivent garder le lit pendant plusieurs jours. Et pour les petits curieux non convaincus de cette histoire de sauvages, ils apprennent vite l'inutilité de poser des questions auxquelles personne ne répond véritablement. Le processus des naissances garde donc tout son mystère.

Chez nous, les parents n'avaient " acheté " des enfants aux sauvages que trois fois : deux garçons et une fille. Moi, la fille, je descendais certainement des Hurons. Quand, à l'école, on nous parlait des Iroquois et du massacre qu'ils avaient réussi à Lachine, je me disais que c'était à cause d'eux que je devais endurer toutes les méchancetés que mon frère aîné me faisait subir. Eux seuls pouvaient avoir apporté un tel paquet de troubles. Quant à Serge, avec ses quatre ans, il était trop jeune pour dévoiler ses origines. Iroquois ou Huron, nous nous entendions très bien mais je rêvais tout de même d'une petite sœur qui viendrait équilibrer les forces de notre guerre des sexes.

Le 6 février était un dimanche et ce matin-là, Robert, alors âgé de 9 ans, et moi-même, en route vers mes huit ans, nous dormions toujours quand des cris perçants nous ont réveillés : des pleurs de bébé facilement identifiables mais étonnants pour nous deux à qui personne n'avait annoncé la venue d'un nouveau-né.

Dans notre maison aux murs de planches *embouvetées*, bruits et cris se transmettaient facilement. La transaction avec les Indiens avait dû se faire aisément

puisque aucun bruit de chicane ne nous était parvenu avant les manifestations du nouvel arrivant.

Je me souviens de la joie ressentie à la pensée d'un bébé à cajoler et, soudain me revint à l'esprit une demande que m'avait faite maman : « Si un jour, on a un bébé, voudrais-tu qu'on le couche pour quelque temps dans ton lit de *catin*. C'est que je possédais un véritable trésor pour l'époque : une poupée qui fermait les yeux et une jolie couchette en bois que papa lui avait fabriquée. Un poupon pouvait facilement y dormir à l'aise. Grand-mère, couturière ingénieuse, avait complété ce merveilleux cadeau avec toute la literie d'usage. Je veillais sur l'ensemble avec un soin jaloux.

La chambre des parents était relativement petite et déjà meublée de toutes pièces avec un *set de chambre* ; une véritable couchette de bébé aurait occupé à peu près tout l'espace libre rendant les visites impossibles. N'oubliez pas qu'à l'époque les nouvelles accouchées devaient garder le lit pendant plusieurs jours et leurs amies se faisaient un devoir de venir les féliciter et admirer le nouveau membre de la famille.

Consciente de ces réalités, j'avais donc accepté, sans trop y croire, d'être éventuellement privée de mon plus beau jouet. Après tout, j'y gagnerais une poupée vivante. Et voilà que ce matin-là, ça y'était !... Si " ça " pouvait être une fille ! ... Pleine d'espoir, excitée, je le dis à Robert. À mon grand désappointement, cette idée ne lui plut aucunement.

« Des filles, on en a en masse ! »

Il venait de déterrer la hache de guerre ! Rien ne m'importait plus maintenant que de connaître le sexe de ce quatrième enfant. Je décidai d'en avoir le

cœur net et d'aller aux renseignements. En traversant la salle à dîner, j'aperçus ma poupée bien assise sur une berceuse...Je pensai : si le "nouveau" est un gars, ils pourront le coucher où ils voudront mais pas dans mon lit. Et rien ne me fera changer d'idée...

Dans la cuisine, M^{me} Édouard Lavergne, la sage-femme du village, s'affairait. Grande, vêtue comme toujours d'une robe noire, ses cheveux gris roulés en chignon serré, bonne et patiente, elle semblait toujours avoir du temps malgré ses nombreuses obligations. Elle s'occupait de son mari dont la santé était fragile, tenait pension, cuisinait tout elle-même, " allait aux malades " quand le médecin était absent, élevait des poules et, en plus, écoulait les produits des cultivateurs du coin. Dans sa maison, ça sentait bon les beignes et les plats mijotés. Maman m'y dépêchait souvent, en commission, pour acheter des œufs frais et du beurre. Je la connaissais donc très bien et l'appréciais assez pour ne pas me laisser impressionner par son allure sévère. En fait, la savoir là était plutôt rassurant, elle avait dû savoir défendre maman contre les sauvages. Alors, pas intimidée du tout, je lui posai " la " question. Et je sus enfin...

« C'est un garçon. » « Ah ! Oui ? ... » La réaction ne se fit pas attendre : « Je veux ravoir mon lit de *catin*. M^{me} Lavergne n'avait peut-être rien entendu car elle proposa : « Veux-tu voir ton p'tit frère ? »

Si je voulais le voir ? Bien sûr et surtout ailleurs que dans mon...« Viens... » je la suivis. Je crois que maman dormait. Mon attention portait davantage sur l'intrus qui était là, tout petit et bien emmaillotté, dormant maintenant à poings fermés. On ne voyait que ses cheveux épais noirs et son visage, tout rouge et chiffonné. Ce serait si bon de l'embrasser et de pouvoir jouer avec lui un jour ... si seulement c'était pas un...

« Veux-tu le prendre ? » Je sursautai. M^{me} Lavergne répéta sa question : « Tu voudrais le bercer un peu ? » « Maman voudra pas... Il est trop petit. » « Mais non, on va faire attention. Tu verras. » Avec précaution, elle souleva le bébé et revint dans la cuisine avec moi sur les talons. M'ayant fait asseoir confortablement sur la berçante de papa, elle me posa le futur Roger sur les genoux.

Les bras tendus, les jambes raides, lentement et doucement, j'ai commencé à me bercer, à " le " bercer. « Tu vois, c'est facile... Tu fais ça très bien. » Peu à peu, l'animosité cédait la place à la détente, à la fierté et ...à l'amour. C'est ainsi que ce dimanche matin-là, j'ai adopté mon p'tit frère sous l'œil attentif d'une sage-femme qui, ayant mis de côté la fatigue de la nuit, sut donner à une grosse déception d'enfant toute l'attention nécessaire pour transformer ce chagrin en bonheur sans nuage.

Quelques heures plus tard, à l'église où Robert et moi occupions deux places dans le banc avec grand-mère, c'est avec enthousiasme que je lui ai appris l'arrivée de ce p'tit frère. Comme je m'y attendais, elle fut très étonnée. Ces visites des sauvages étaient vraiment imprévisibles.

Madame Réjeanne Adam

La Vie à la Roquette



Christian G.

LA VIE À LA ROLETTE

Pendant la guerre de 1812-1814, un militaire nommé Frédérick Rolette, né à Québec, s'est illustré en s'emparant d'un bâtiment américain. On donna dès lors son nom au canton Rolette dont font partie les villages de Saint-Fabien et Saint-Paul. En 1860-1861, les premiers colons s'installaient sur ces terres et la compagnie Eastern Metals y a fait de la prospection minière pendant 6 ans, de 1951 à 1957.

Après la crise économique de 1929-1930, le gouvernement décida d'offrir des lots de colonisation afin de permettre aux familles d'acquérir un terrain et de s'installer.

Ces familles devaient s'en tenir aux lois du gouvernement : faire 5 acres d'abattis les premières années et résider obligatoirement sur le lot. Impossible d'avoir un lot et de demeurer au village. La première année, le gouvernement tolérait la non-habitation du terrain pour laisser le temps aux ménages de bâtir un camp et les fondations de la maison.

J'ai acquis un de ces lots de mon père qui l'avait mis à mon nom. Dès lors, j'ai décidé de le garder et de m'installer à la Rolette. De là part toute l'histoire... La vie n'était pas facile. Il n'y avait pas d'argent à faire avec les 5 acres d'abattis et les belles terres boisées étaient rares. De plus, les hommes n'avaient pas le droit de bûcher comme ils le voulaient: la prime était d'environ 4 à 6 dollars l'acre. C'était donc difficile de vivre avec ce seul revenu.

Par ailleurs, l'agriculture était presque impraticable parce que le sol était vaseux et plein de roches. Le gouvernement avait donné ces terrains pour la culture malgré une étude économique faite auparavant qui les avait classés incultes.

À la Rolette, les colons vivaient pauvrement, sans téléphone, ni électricité alors que les gens du village bénéficiaient de ces services. Aucune voiture à roues ne pouvait s'y rendre. On empruntait de petits sentiers pédestres. Les outillages et

autres marchandises étaient transportés sur le dos. L'hiver, le trajet était moins pénible car la neige permettait d'utiliser le *bobsleigh*.

Malgré toutes ces difficultés, les familles ne se plaignaient pas trop parce que de toute façon c'était pareil pour tout le monde. Elles n'avaient pas un sou et étaient chanceuses celles qui venaient à bout de manger trois repas par jour. La plupart vivaient du revenu de leur terre puis au printemps, les hommes allaient travailler au moulin à bois. C'était la scierie de mon père qui employait de 20 à 25 hommes. Pendant cette période, il y avait de l'ouvrage à la Rolette et c'était mieux que d'aller travailler au village.

Pour les femmes, ce n'était pas plus aisé. Mon épouse devait aller chercher l'eau jusqu'à la rivière à pied. C'était tout un contrat quand venait le temps de la lessive, pour se laver et j'en passe... Ça, c'était vraiment la misère ! Certaines familles avaient un puits près de leur habitation. En hiver, les maisons étaient très froides, c'était bâti avec rien. On avait des octrois pour se bâtir mais ça ne payait même pas les châssis. Les résidences n'étaient pas isolées : on mettait de la planche couverte de bardeaux en dehors et de la tapisserie en dedans. Il y a des matins où ce n'était pas chaud. Les *partances* de bâtisses étaient belles mais les gens étaient trop pauvres pour les isoler ou en faire plus. La plupart des logis n'étaient pas finis à l'intérieur car faire planer le bois et *embouveter* les planches par la scierie coûtaient cher.

Les enfants bravaient le froid et les intempéries en allant à l'école à pied. Souvent, le plus vieux de mes fils, fort débrouillard pour ses 7 ou 8 ans, attelait le cheval puis emmenait les autres à l'école. Une fois arrivé à destination, il tournait le cheval qui revenait seul à la maison. Mon travail au bois m'empêchait d'aller les reconduire.

Mes enfants, sauf mon fils Gilles, sont nés à la Rolette. C'est M^{me} Philibert Ouellet, la sage-femme, qui aidait ma femme à accoucher. Le docteur habitait au village et l'hiver, ça prenait deux heures pour aller le chercher. On ne le faisait venir que dans les cas de complications.

Pour aller à la messe, on utilisait nos voitures. On en profitait en même temps pour faire toutes nos commissions pour la semaine. L'hiver, on devait utiliser le *snow* qui coûtait 1 \$ par personne, ce qui était dispendieux pour l'époque. On n'y allait pas toute la famille. On prenait aussi le *snow* pour aller à l'hôpital de Lévis, chez le dentiste ou ailleurs. Sauf que, on n'y allait pas pour rien, il fallait que ce soit grave.

La Rolette, au plus fort de son développement, a compté 80 familles. Après 15 ou 20 ans, nos terres ont été patentées et le gouvernement nous a reconnus comme propriétaires. Par la suite, la Rolette a été abandonnée tranquillement. Plusieurs familles sont parties La mienne a quitté dans les années 1952-1953. À ce moment-là, il n'y avait pratiquement plus personne, je n'avais plus de voisins. C'était trop difficile et trop loin pour les enfants. Les familles ont gardé leur lot et les maisons ont été vendues ou déménagées. Le jour où enfin nous pouvions installer l'électricité dans le canton, il était déserté. Moi-même, je quittais pour demeurer au village. Malgré tout, l'électricité fut installée et retirée l'année suivante.

Les familles qui ont vécu à la Rolette ont connu une vie rustique. Cette pauvreté en moyens techniques portait toutefois son lot de richesses dont celle d'apprécier les cadeaux de la vie. La solidarité et l'entraide faisaient partie de nos vies.

Monsieur Roland Audet



LE LAC CARRÉ

Alexandra D.

LE LAC CARRÉ

Ce n'est pas d'hier qu'on va se baigner au Lac Carré à Sainte-Apolline. Le chemin pour se rendre au lac n'était pas encore fait qu'on y allait quand même pour s'y rafraîchir. Souvent, on était une gang de *chums* qui partaient du village en bicyclette à pédales pour se rendre aux abords du lac. On cachait nos vélos dans les branches et on courait le plus vite possible à travers le bois pour gagner du temps de baignade. Mais on n'allait pas juste au lac pour se baigner, on y allait aussi pour travailler. Après l'école et les fins de semaine, on a souvent débroussaillé en bordure du lac.

En 1958-59, mon père, qui était commerçant d'autos et propriétaire d'un lot à bois au Lac Carré, a échangé une lisière de terrain contre une auto. Quelques années plus tard, il a finalement vendu son lot en huit terrains et les villageois ont commencé à construire des chalets. La municipalité, voyant la possibilité de ramener des revenus de taxes, a décidé en 1965 de continuer le chemin jusqu'au lac. Des familles ont alors découvert ce très beau coin de villégiature.

C'est à partir de 1970-1971 que la municipalité a commencé à apprécier le potentiel du Lac Carré pour attirer des amateurs de grand air. Après avoir obtenu des subventions, nous avons débroussaillé et nettoyé l'accès au lac, ce qui a créé de l'emploi pour les gens de Sainte-Apolline. On a également fait appel à la population pour faire du bénévolat les samedis et les dimanches. Tous et chacun donnaient un coup de main.

En 1973, la municipalité a décidé d'investir et a développé le site qu'on appelle depuis Le Centre de plein air de Sainte-Apolline. Dans cet hiver-là, on a bâti quatre petits chalets en bois rond, ils ont d'abord été montés en pièces détachées dans la salle municipale puis assemblés à l'extérieur au printemps pour

être ensuite descendus au lac sur des piliers de cèdre. Ce même été, les quatre chalets furent loués pendant toute la saison en plus des quelques emplacements de camping existants. L'année suivante, on a donc construit trois autres camps et un grand chalet qui sert d'accueil et de casse-croûte.

Au fil des années, se sont continués le nettoyage du site et l'ajout d'emplacements de camping afin d'offrir des activités de plus en plus diversifiées à la population. Ainsi, à l'hiver 1987, on a aménagé une aire de baignade pour la saison suivante. Par camion, est arrivé le sable qui a été déchargé sur la glace afin qu'il se retrouve au fond du lac au printemps. Chaque été, l'eau du Lac Carré obtient une classification excellente et ce, grâce à l'interdiction des moteurs à gaz sur le lac telle qu'exigée par la municipalité. Le Centre de plein air existe depuis trente-trois ans et je peux vous dire que de nombreuses heures de travail et de bénévolat ont été données pour y arriver. Par contre, on s'est également énormément amusés au cours de toutes ces années même si on n'a pas toujours été prudents.

Je me souviens d'un certain après-midi où c'était permis de se promener sur le lac en chaloupe avec un moteur à gaz. Cette fois-là, on était deux embarcations s'amusant à faire des cercles sur le lac. On tournait, tournait, tournait jusqu'à ce qu'il se forme un genre de typhon sur l'eau. Ensuite, on prenait de la vitesse et on sautait dans le trou du typhon. On a fait ça une partie de l'après-midi. À un moment donné, je m'apprêtais à sauter dans le trou et ...Oups ! Plus d'essence ! La chaloupe s'est arrêtée là et la vague m'a entraîné au fond du lac. J'ai perdu mes lunettes, mon portefeuille et le moteur. Des spectateurs de la scène sont venus m'aider à sortir le moteur, seul objet que j'ai pu retrouver.

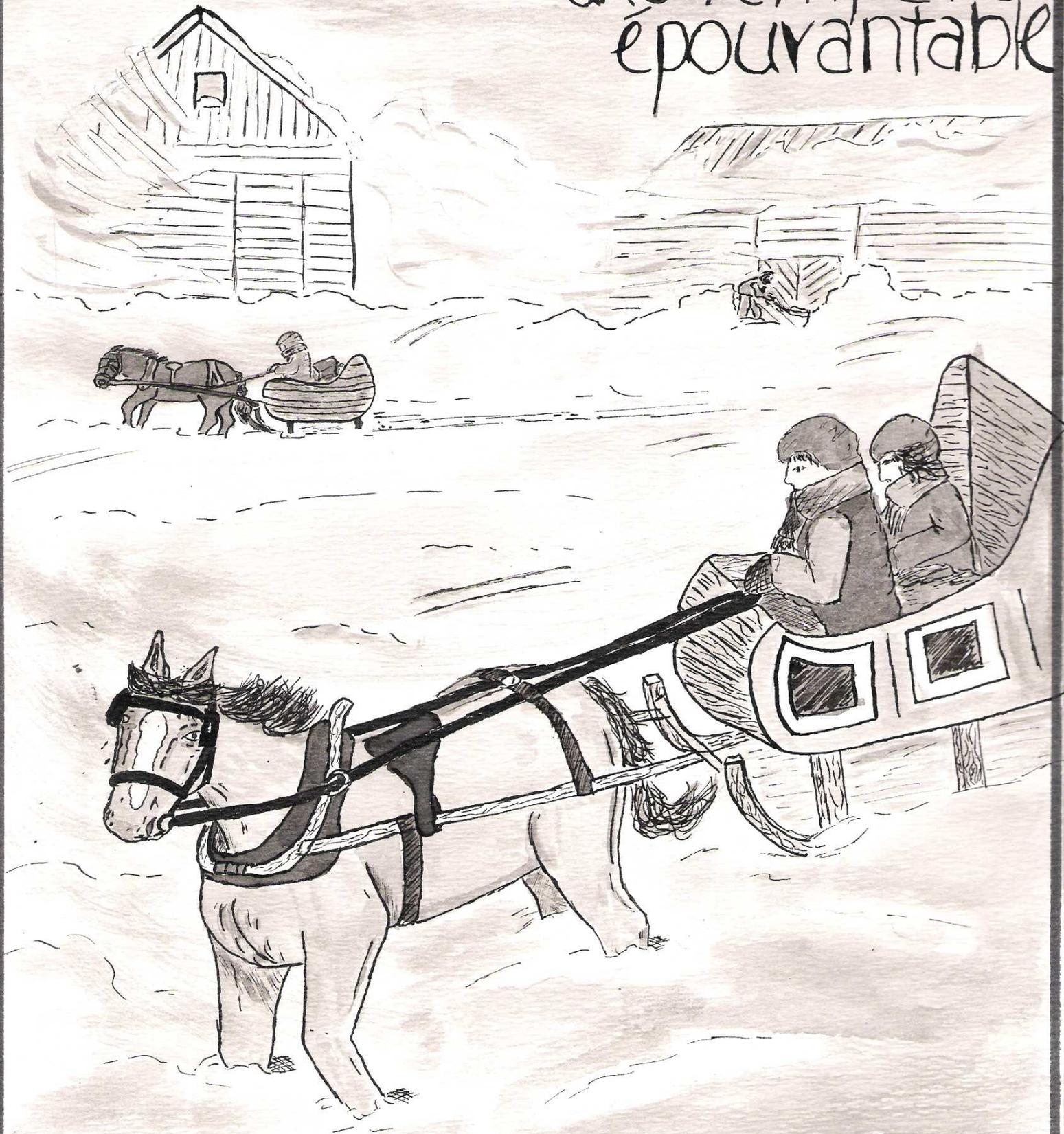
Le Centre de plein air de Sainte-Apolline est aujourd'hui un site touristique de plus en plus reconnu pour son emplacement. Des gens de partout, cherchant la vraie beauté de la nature, viennent s'y reposer pour un séjour plus ou moins long. C'est vraiment un centre de plein air familial à découvrir. Petits et grands peuvent venir se rafraîchir dans une aire de baignade surveillée, taquiner la truite, faire un tour en chaloupe, en pédalo ou en kayak, jouer une partie de mini-golf, s'amuser dans le sentier d'hébertisme, pique-niquer ou utiliser le service de casse-croûte, passer une nuit en camping ou dans un de nos petits chalets rustiques. Tout pour passer de belles journées, quoi !

Donc, ne cherchez plus l'endroit idéal pour vos prochaines vacances. Comme le dit si bien la publicité du Centre de plein air de Sainte-Apolline :

« Venez vous amuser avec nous...dans l'eau...dans le sable...dans la nature. »

Monsieur Réjean Guimont

Une tempête épouvantable



UNE TEMPÊTE ÉPOUVANTABLE

Dans les hivers des années 60, mon père faisait du taxi avec un *snow* car la route entre Sainte-Apolline et Saint-Marcel n'était pas ouverte, ni les rangs d'ailleurs. Par contre, les chemins jusqu'à Montmagny étaient entretenus. Dans ces années-là, c'était la compagnie J. B. Cadrin qui livrait de la nourriture jusque chez nous et nous faisons la distribution en *snow* dans les magasins et épiceries de Saint-Marcel. Bien des samedis, nous n'avons pas pu nous rendre à Saint-Marcel car on ne voyait même pas six pieds devant nous.

La pire tempête dont je me souviens a commencé un certain mardi des années 60 et s'est poursuivie jusqu'au samedi. Cette journée-là, une dame St-Hilaire de Saint-Marcel nous a appelés pour nous demander d'aller porter des vivres à son mari et son fils qui faisaient chantier dans le rang l'Espérance à Sainte-Apolline. Les deux hommes partaient pour la semaine et avaient de la nourriture pour se rendre jusqu'au samedi. Mon père répondit à cette dame inquiète : « Aussitôt qu'on pourra, on s'occupera d'eux. »

Mais le dimanche, il faisait encore mauvais. Le lundi soir après le souper, le vent s'était enfin calmé. On a donc préparé le *snow*. On l'a rempli d'essence, chargé les denrées avec en plus un baril de 45 gallons d'essence, question de faire l'aller-retour avec la machine et d'en fournir à M. St-Hilaire. Le lendemain matin en se levant, qu'est-ce qu'on voit dehors? Le vent avait repris de son ampleur mais en direction inverse. Il a fait mauvais temps pendant cinq jours encore. Cette tempête a duré onze jours. On ne voyait ni ciel ni terre et encore moins la maison d'en face.

Finalement, malgré les quatre pieds de neige tombée, on a pu se rendre dans le rang l'Espérance, non sans problème. On avançait d'une quinzaine de pieds à la

fois puis la neige montait dans la vitre de devant. On reculait, on avançait et on devait souvent se faire un canal à la pelle. Partis depuis six heures et quart le matin, on est arrivés à destination seulement à dix heures et demie le soir. Pendant toute la durée de cette tempête, M. St-Hilaire et son fils ont dû se débrouiller avec la nature pour se nourrir. Faire chantier, ce fut terminé pour eux.

Des tempêtes comme celle-là, il y en a eu de temps en temps. Il y a eu aussi des malchances avec le *snow*. Un certain dimanche après-midi, mon père m'a envoyé chercher une personne dans le rang Saint-Joseph. Il ne faisait pas très beau. Je devais me guider avec la ligne électrique et de temps en temps, je perdais les fils. À un moment donné, je me suis retrouvé face au bois. J'ai essayé de reculer mais comme j'avais descendu une petite butte, je me suis enfoncé, pris dans la neige. Me voilà enlisé jusqu'à la moitié du *snow* dont les chenilles molles sont complètement bourrées de neige. Avec la pelle, j'ai commencé à enlever la neige. J'avais beau pelleter, devant, d'un côté puis de l'autre, la machine ne voulait toujours pas redescendre. Tout à coup, je me suis aperçu que j'étais juché sur un sapin d'une hauteur de trois pieds. Je suis entré sous le *snow* avec ma hache pour équarrir ce sapin. Il ne fallait pas que je le coupe trop car l'engin risquait de me tomber dessus et là, c'était fait pour moi. Ce n'est qu'après avoir taillé le sapin un peu à la fois et brassé le véhicule que finalement j'ai réussi à le faire redescendre. J'ai travaillé fort et j'en ai pelleté un coup pour me sortir de là. J'étais parti de chez moi depuis deux heures de l'après-midi et suis revenu seulement à onze heures le soir.

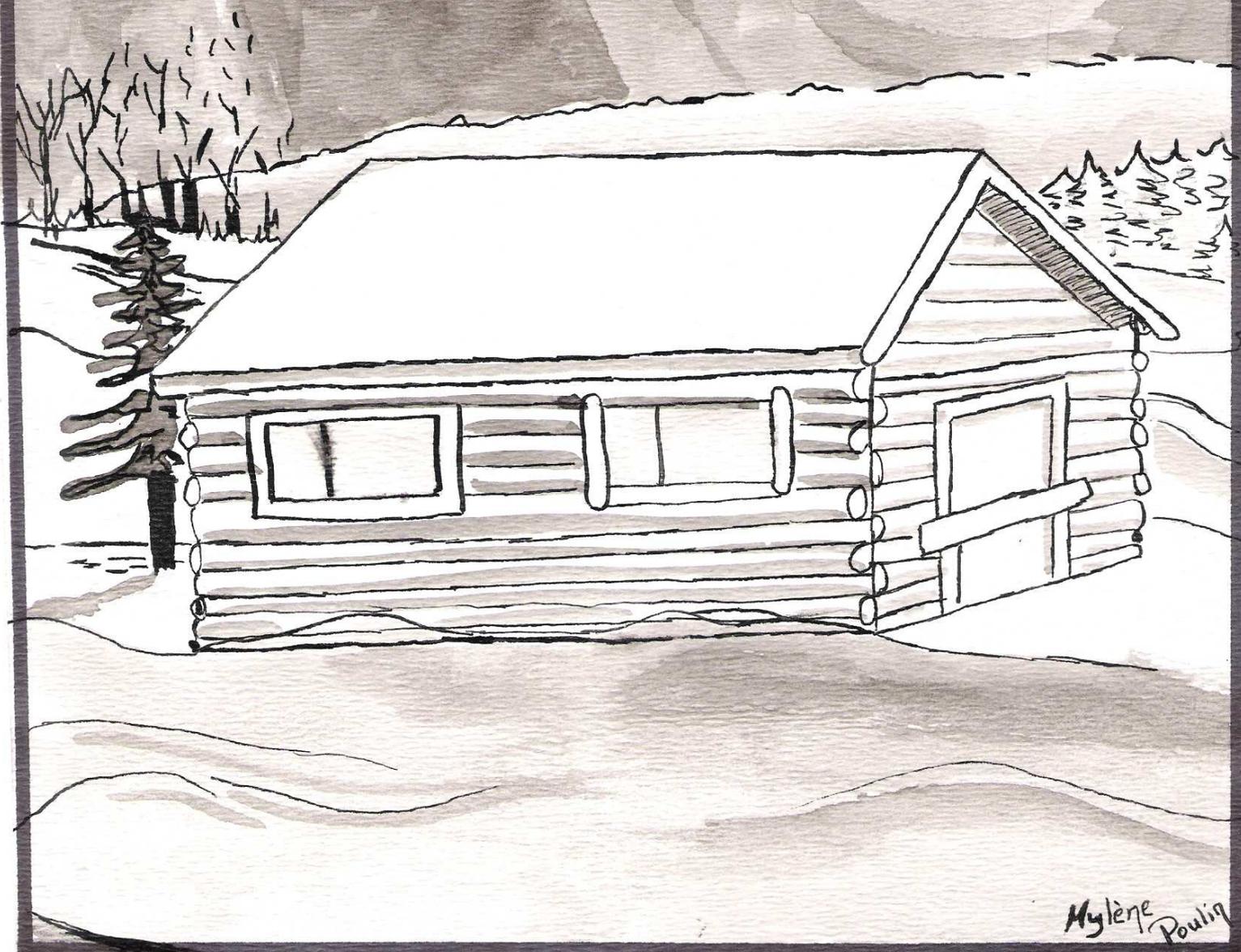
Il y en avait de la neige dans ce temps-là. Tellement que lorsqu'on montait à l'école, on pouvait passer à pied par-dessus les fils électriques à plusieurs endroits dans le village. Et bien souvent pour ouvrir les chemins lorsque les tempêtes

étaient finies, la grosse machinerie devait se faire aider par un tracteur qui poussait la neige du dessus du banc de neige vers le gros souffleur.

Je peux vous dire qu'il fait beau aujourd'hui comparativement aux hivers d'autrefois.

Monsieur Réjean Guimont

Le camp de bois rond



Mylène Poulin

LE CAMP DE BOIS ROND

Nos pionniers de la paroisse, M. Edward Mercier et son épouse Cécile Roy sont arrivés en 1857. Cet ancien boulanger de Berthier, croyant que c'était mieux de vivre sur des terres, décida de devenir *squatter*. Il choisit de s'établir au pied de la côte de Notre-Dame-du-Rosaire et d'y construire son camp de bois rond tout près de la rivière. Ils ont été les seuls pionniers pendant tout près de vingt-cinq ans avant que d'autres n'arrivent dans notre paroisse.

Dans ce temps-là, ce n'était pas chose facile de se construire un camp de bois rond. C'était un travail très ardu et très long pour nos pionniers. Tout d'abord, ils montaient un carré avec des arbres en longueur. Ils encochaient les deux bouts des arbres et à chaque rang, ils alternaient en plaçant le gros bout de l'arbre par-dessus le petit et inversement, le petit par-dessus le gros bout. Mais à la fin du montage, que pensez-vous qu'il arrivait ? Eh bien ! Un coin de la maison se retrouvait avec un six à sept pouces plus haut que l'autre. Ma maison a été construite de cette manière et on en retrouve encore à certains endroits aujourd'hui.

Tout ça monté, il fallait bien boucher les fentes. Pour calfeutrer leurs camps, les bâtisseurs ramassaient de la mousse qu'ils trouvaient dans les savanes dans le bois. Cette mousse se tassait bien, ça faisait comme un genre de laine. Par la suite, ils écorçaient de gros bouleaux et à l'intérieur comme à l'extérieur, ils installaient l'écorce comme protection contre le vent. Des années plus tard lorsque le papier est arrivé, ils tapissaient les murs avec du papier journal. Dans les années 1920, l'apparition des moulins à scie a permis aux plus fortunés d'utiliser de la planche. Mais elles étaient inégales comme le carré de maison car les ouvriers n'avaient rien pour les déligner. Avec la hache, ils devaient enlever l'écorce aussi droit que possible des deux côtés.

C'était difficile également de chauffer ces camps de bois rond. Bien souvent on y retrouvait un poêle à deux ponts qui mesurait seize pouces de large sur trois pieds de long. Le premier pont servait à faire le feu. Par-dessus, on montait une autre partie de même dimension qui tenait lieu de fourneau. Il y avait également des poêles à trois ponts. Cette troisième partie avait seulement dix pouces de large sur deux pieds de long et était utilisée comme réchaud. Mais dans ce temps-là, les colons coupaient leur bois de chauffage au fur et à mesure des besoins. Donc, le bois était vert et on pouvait l'entendre siffler dans le poêle. C'était difficile d'avoir le confort d'une bonne chaleur. Dans les grands froids d'hiver, bien souvent on retrouvait la bouteille de lait du p'tit dernier toute gelée.

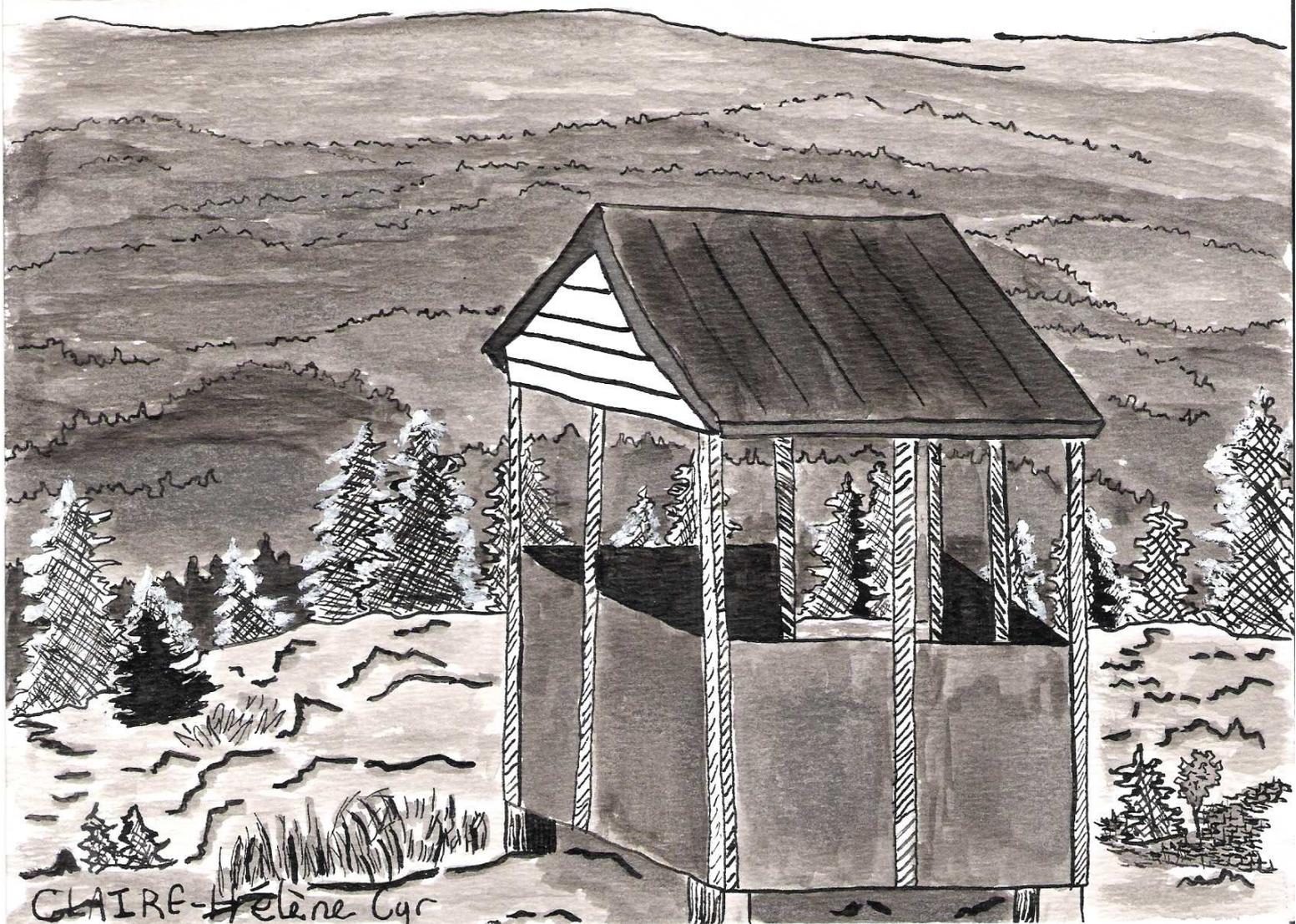
Il y a une centaine d'années, on n'utilisait pas de bois sec pour chauffer les maisons. Pour améliorer la situation, mon père, vers l'âge de vingt ans, expérimenta de couper son bois de chauffage au printemps et de le laisser sécher tout l'été. Comme les bûcherons qui ramassaient également des arbres tombés et séchés, ils se sont vite aperçus qu'un feu allumé avec du bois sec prenait plus vite et chauffait mieux.

Tout ça est bien loin ! Mais je connais des citadins qui ont acquis une de ces vieilles habitations et qui ont enlevé tout le recouvrement intérieur des murs pour retrouver l'aspect du camp de bois rond. Pour ceux qui aiment l'antiquité, c'est très beau et leur maison retrouve un cachet particulier. Sans avoir connu nos p'tites misères, ces gens peuvent constater combien la vie d'autrefois pouvait être difficile et combien ça pouvait être long construire une maison.

Par contre aujourd'hui, avec de nouvelles techniques de construction, bâtir une maison est devenu chose plus facile. Ce n'est vraiment pas long ! Et puis avec tous ces modèles, ces styles et ces grandeurs, c'est le choix qui est devenu difficile.

Monsieur Camille Dubé

L'observateur
de tour
du
Sugar Loaf



CLAIRE-Hélène Cyr

L'OBSERVATEUR DE TOUR DU SUGAR LOAF

Mes dernières expériences de travail se sont déroulées dans les années 60 comme gardien des forêts, au Sugar Loaf, pour le Ministère des Terres et Forêts.

Le Sugar Loaf est une montagne de 650 mètres d'altitude qui permet d'observer sur 360° les huit clochers des paroisses environnantes. Elle fut dotée d'une tour d'observation dès 1921. À cette époque de colonisation, dans le but de prévenir les dommages causés par les feux de forêt, le gouvernement confia aux garde-feux la protection des forêts dans les paroisses en défrichement.

Mon travail d'observateur de tour consistait, par jour de beau temps, entre la mi-mai et la fin octobre à me rendre au sommet de la montagne pour détecter toute trace de fumée suspecte qui pourrait annoncer le début d'un incendie. Ma journée dépendait de l'indice de danger de feu dans la région (entre 0 et 16); si celui-ci était de 7 ou plus, je devais absolument être au poste.

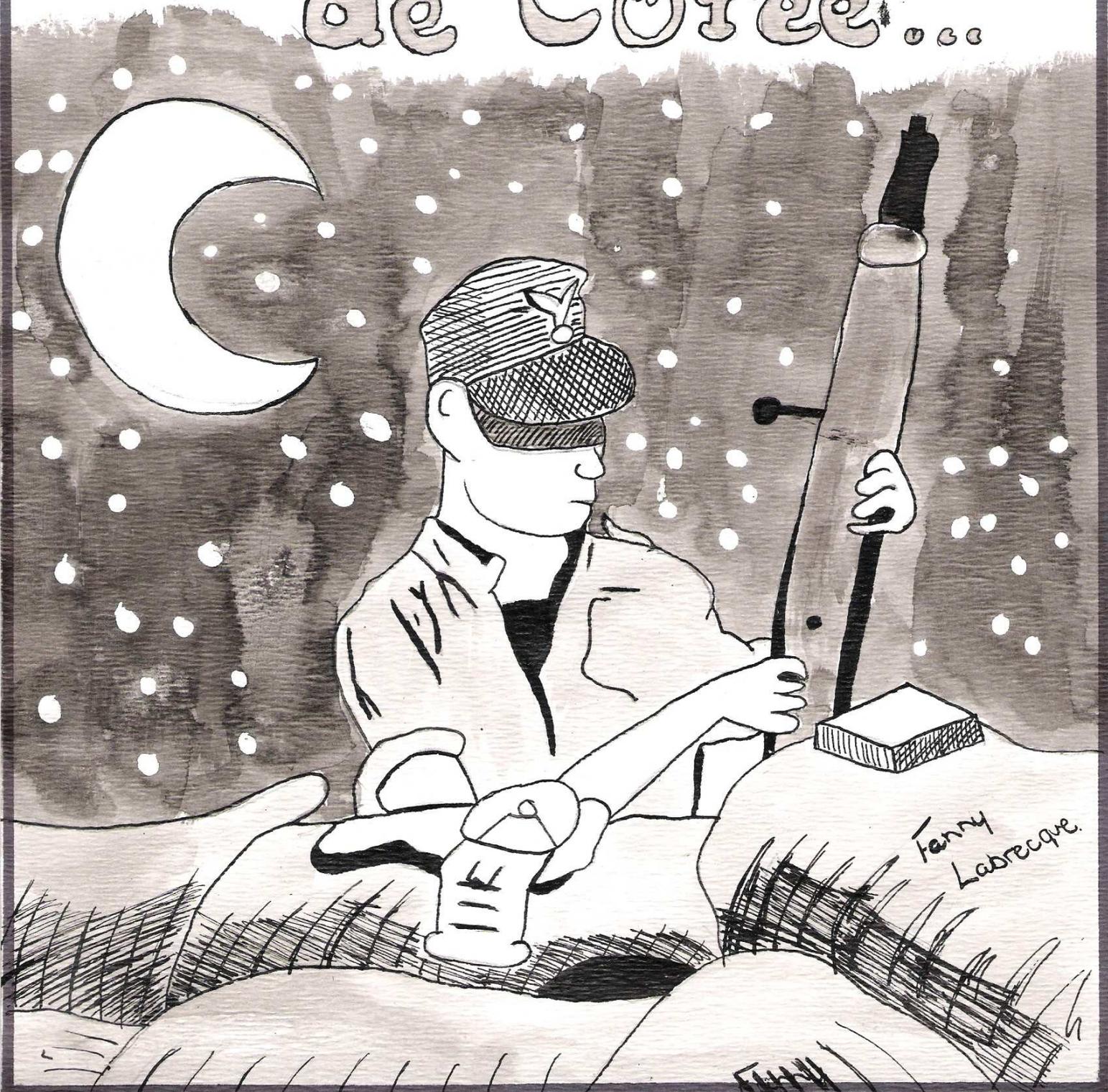
Installé dans un abri d'abord rudimentaire, sans toit, puis vitré et solidement fixé avec haubans, j'étais en constante observation. À l'extérieur, on avait dégagé le rocher des arbustes et arbres rabougris pour permettre une bonne vision sur l'ensemble de la région. À l'intérieur, l'espace de neuf pieds carrés était occupé par une table, des chaises et un banc pour d'éventuels visiteurs. Sur cette table, mes outils de travail : des jumelles et une carte représentant à l'échelle les lots numérotés de la région sur 360°. Quand je découvrais une fumée insolite, je devais d'abord en localiser l'emplacement précis à l'aide de l'alidade tournante posée au centre de la carte; je devais aussi considérer la direction et la vitesse des vents pour aviser immédiatement le garde-feu par téléphone. Un jour, il m'est arrivé de signaler un début d'incendie sur le Maine et, malgré la distance, de le localiser de

façon assez précise pour qu'il soit circonscrit avant de causer de grands dommages; les autorités américaines avaient félicité notre vigilance. Parfois, le feu peut être sournois et couvrir pendant six ou sept jours avant de se manifester; par exemple, quand il a été allumé par le tonnerre au cours d'un orage. C'est pourquoi la surveillance des forêts doit être constante et attentive. La tour du Sugar Loaf a servi jusqu'en automne 1970, alors que le gouvernement a transmis la surveillance des forêts à des compagnies privées.

Aujourd'hui, le site fait partie des attraits touristiques du Parc régional des Appalaches et le sentier du Garde-Feu mène toujours au sommet de la montagne. Parfois abrupte, la montée est récompensée par une vue panoramique sur la forêt et les villages voisins. Si aujourd'hui le Sugar Loaf connaît cette popularité, c'est un peu grâce à la publicité que j'en ai faite; déjà à cette époque, les visites étaient nombreuses. De 1961 à 1965, je notais les noms des visiteurs dans le petit cahier noir que je garde encore précieusement, ce qui me rappelle de belles rencontres. J'en conserve une impression de grand calme dans la nature avec la fierté d'accomplir un travail très important pour les miens et les générations futures.

Monsieur Gérard Lachance

La guerre de Corée...



LA GUERRE DE CORÉE

Le 25 juin 1950, la Corée du Nord, état communiste, entreprenait une invasion de la Corée du Sud. À la demande des Nations Unies, seize pays membres, dont le Canada, formaient une force dans le but de freiner cette agression.

J'ai alors l'âge de 20 ans et je travaille dans les chantiers forestiers quand j'entends à la radio que le Canada forme une brigade spéciale pour aller combattre en Corée. Le 19 août, je décide donc de m'enrôler car je veux faire autre chose que d'écorcer des billots dans les grosses chaleurs de l'été avec les mouches et les guêpes.

J'ai manqué l'entraînement à Fort Lewis à cause d'une opération pour l'appendicite, mais après Valcartier et un mois d'entraînement de commando au Japon, j'ai la formation requise pour vivre dans les tranchées et résister aux attaques dans les conditions difficiles des montagnes de Corée.

Après 24 heures de bateau en provenance du Japon, je débarque en Corée du Sud pour combattre aux côtés des Allemands, des Belges, des Anglais et des Australiens. Nos ennemis sont les Nord-Coréens et les Chinois appuyés par les Russes. Les soldats sont regroupés en unités d'une vingtaine de militaires ; chaque peloton portant un numéro. Je fais partie du peloton dix.

Nous passons nos journées dans les tranchées que l'armée sud-coréenne nous a aidés à creuser : c'est un espace d'environ 3 pieds de largeur sur 5 pieds de profondeur, juste assez grand pour nous cacher. Les tranchées traversent la Corée d'est en ouest à la hauteur du 38^e parallèle de part et d'autre d'une zone *no man's land* entre les deux fronts. Les périodes de garde se passent de deux heures en deux heures, le jour comme la nuit. Je préfère être sur les patrouilles où on part à la brunante pour revenir vers minuit. Comme ça, je peux dormir le reste de la nuit.

Quand on n'est pas de garde, on se retire dans nos trous : des espaces pour deux personnes situés au bout d'un petit corridor communiquant avec la tranchée. C'est notre abri le plus sécuritaire. Là, on peut manger, dormir et se réchauffer. Le poêle est fait d'une caisse d'obus vide dans laquelle on a mis de la terre qu'on arrose avec de l'essence pour chauffer. Des boîtes de conserve vides attachées bout à bout servent de cheminée. Il va sans dire que l'on ne chauffe que la nuit pour ne pas signaler notre présence à l'ennemi.

Les conditions d'hygiène n'existent tout simplement pas : imaginez l'odeur qui se dégage des soldats qui passent leurs journées à patauger dans la boue et qui restent au front deux mois avant de se retirer dans la réserve pour un mois de repos. Cette réserve est située trois ou quatre milles derrière les lignes de feu mais on est encore et toujours à l'abri ...dans des trous. Les tentes sont situées hors des zones de combat et sont réservées aux commandants. À la réserve, la douche se prend après avoir été aspergés de DDT sur tout le corps pour éliminer les poux et les puces dont nous sommes infestés.

Nos armes de défense sont des jumelles, des mitrailleuses Bren ou des carabines 303 en plus des grenades et des mortiers. Il n'y a pas de système de communication par radio entre les pelotons dans les tranchées de sorte que nous pouvons constamment être surpris par l'ennemi. Un jour que nous étions à la montagne 355, nous avons été encerclés par les Chinois pendant trois jours. Je ne sais pas si j'ai tué des soldats ennemis mais dans le peloton 12, il y a eu des batailles en corps à corps et des pertes de vie.

Il existe plusieurs sortes de patrouilles : celles de combat où nous partons de nos positions vers les lignes ennemies et celles de surveillance où nous ne devons pas attaquer même si un Chinois passe à deux pieds sans nous voir. C'est le 23 juin

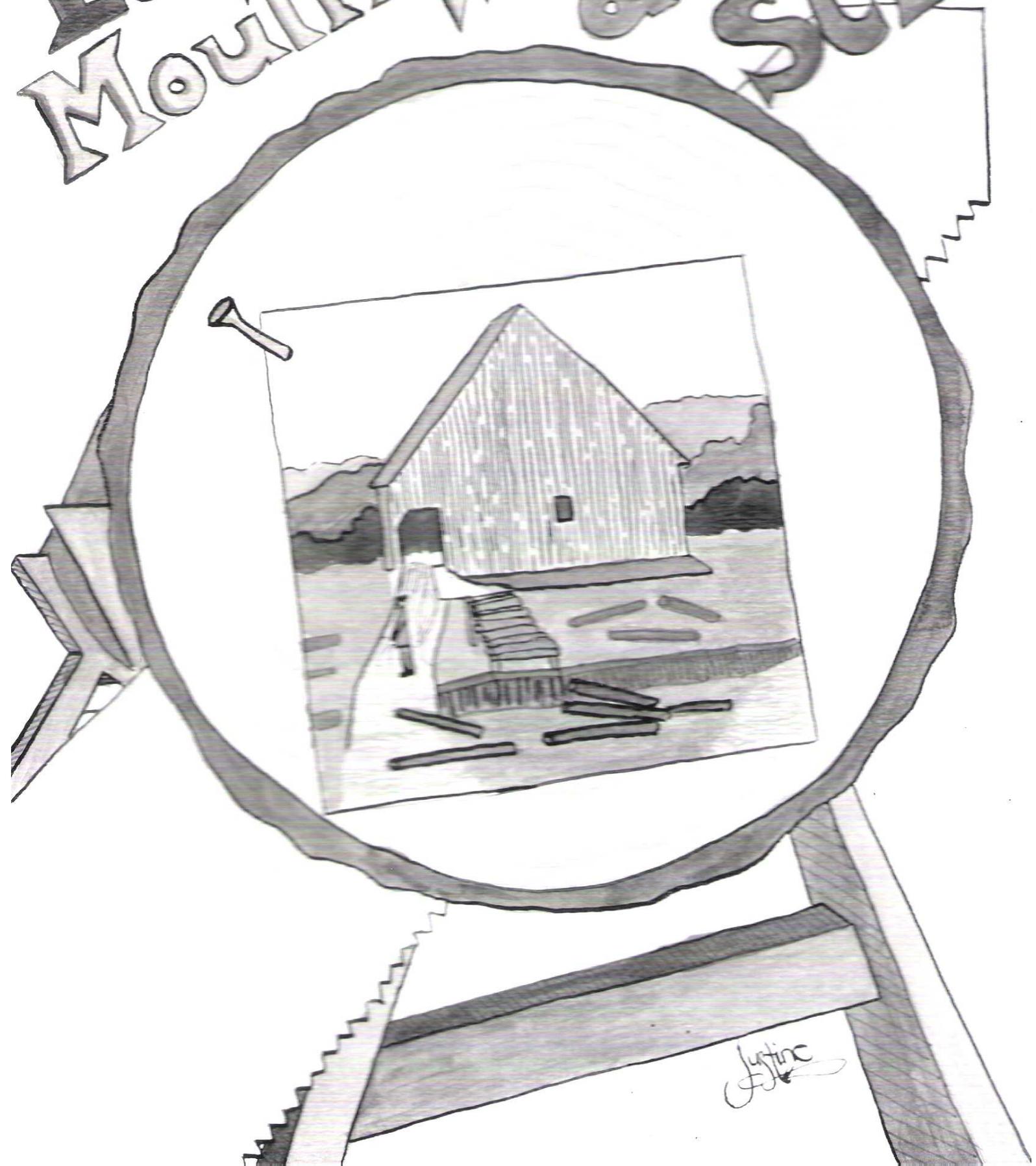
1952, au moment d'une patrouille de nuit que j'ai été blessé. Notre mission était d'attaquer et de faire des prisonniers. Il était 11 heures du soir. Nous étions en terrain découvert et les Chinois nous ont accueillis à bras ouverts. Il y a eu trois morts, deux disparus et au moins cinq blessés. J'ai reçu un éclat de grenade dans le genou droit et une balle m'a transpercé le bras gauche. Les secours m'ont descendu au bas de la montagne et je me suis endormi au pied d'un arbre pendant qu'ils portaient secours à mes compagnons. Le lendemain matin, en entendant leurs voix au loin, j'ai dû crier pour signaler ma présence car dans leur énervement, ils m'auraient probablement oublié. Mon ami Dugal a aussi été blessé mais il n'a pu être secouru car les Chinois l'encerclaient déjà quand on a voulu le rejoindre. Il a été fait prisonnier pendant 18 mois et on ne l'a retrouvé qu'au moment de l'armistice en 1953.

Aujourd'hui, 54 ans après ces événements, je me souviens encore du bruit que faisaient les obus en tombant avant d'exploser : à la longue, je pouvais deviner à quelle distance se trouvait l'engin destructeur. Un son sourd signifiait que le danger n'était pas immédiat. Par contre, un sifflement clair voulait dire : « Attention ! dans deux ou trois secondes ça va exploser ». Mais quand on est jeune on n'y fait pas trop attention.

Au Canada, on parle peu de la guerre de Corée. On l'appelle la guerre oubliée mais les soldats qui l'ont vécue se souviennent très bien. Surtout depuis que la télévision nous montre les combats qui se déroulent en Afghanistan depuis 2001 et qui ont coûté la vie à plus de 40 de nos soldats canadiens.

Monsieur Lauréat Laprise

Les Moulins à scie



LES MOULINS À SCIE

C'est en 1883 que les premiers moulins à scie ont fait leur apparition à Notre-Dame-du-Rosaire. La plus grande partie des familles vivaient des produits de leur ferme mais elles avaient aussi besoin de vêtements et de matériaux. Alors, plusieurs hommes sont partis dans ces moulins gagner des revenus supplémentaires.

Dans l'année du gros *crash* boursier, en 1929, s'ensuivit une crise économique. On travaillait 11 heures par jour pour 50 cents. À l'hiver, on gagnait 75 cents par jour mais les journées étaient plus longues : à deux ou trois heures du matin, on nourrissait les chevaux. À quatre heures, on partait dans le bois avec quatre à six chevaux pour deux hommes, charriant du bois de Sainte-Apolline au Rosaire au rythme de trois voyages par jour.

Le plus gros moulin du village appartenait à M. Alphonse Bélanger. Il a été construit dans le rang Saint-Thomas à l'emplacement où a déjà existé un pic de gravier. Une vingtaine de personnes travaillaient dans cette entreprise qui desservait aussi Saint-Paul mais surtout Sainte-Apolline car la majeure partie du bois provenait de ce dernier village. Au Rosaire, c'était le plus gros moulin qui fonctionnait hiver comme été. Dans ce temps-là, sans électricité, il n'y avait pas de quart de travail la nuit.

Les premiers moulins à scie, qu'on appelait aussi les moulins à *châsse*, fonctionnaient à l'eau. Dans tous les rangs où passait une rivière, on en récupérait la force énergétique en construisant un moulin. Des chaussées de castor retenaient l'eau et créaient des réserves, ce qui permettait à la roue de tourner en tout temps. Dans ces moulins, la scie avec ses grosses dents penchées un peu en avant ne pouvait scier le bois qu'en descendant. Sa remontée s'effectuait sans gruger le

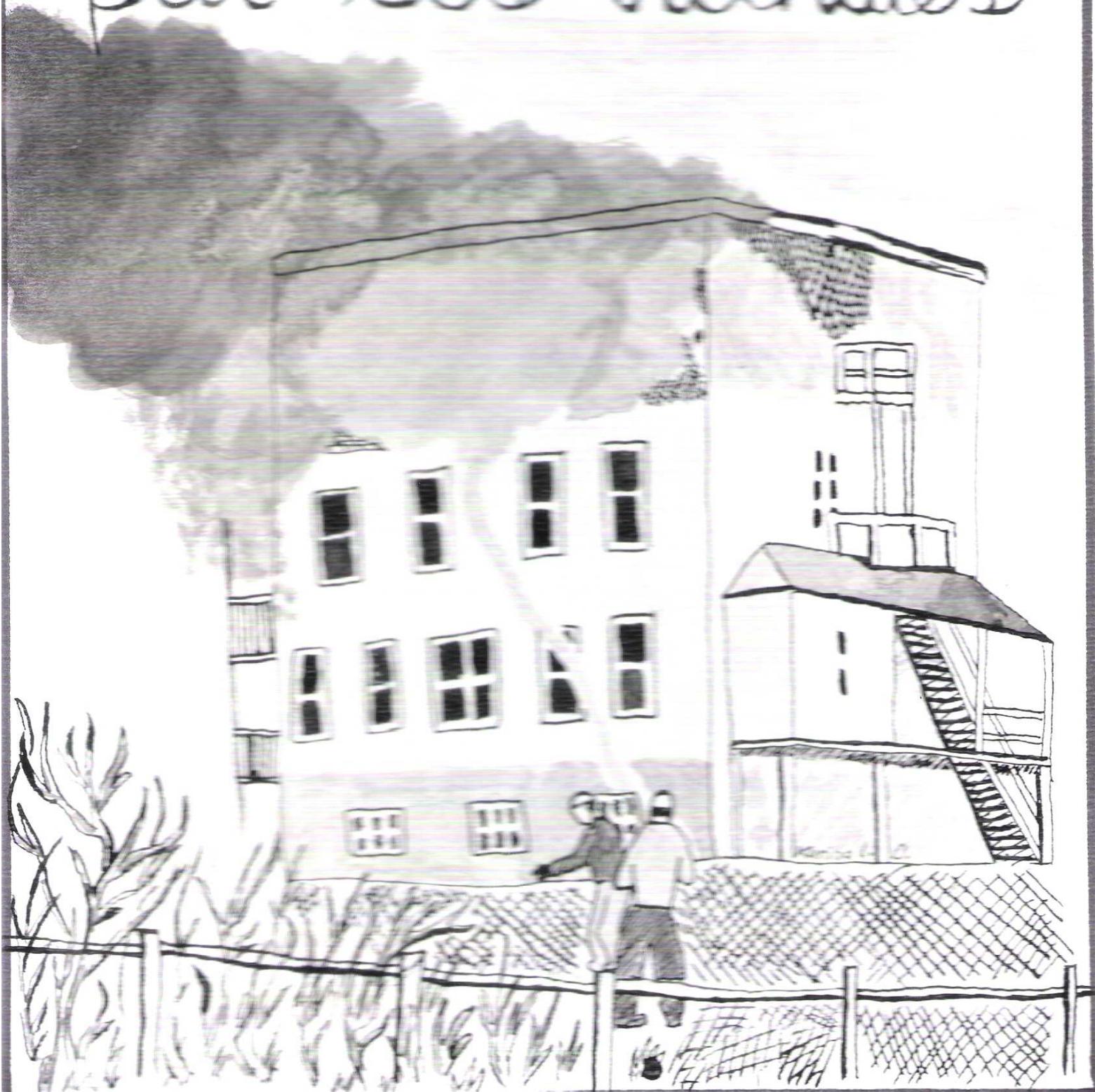
bois. Les gens venaient s'installer à Notre-Dame-du-Rosaire pour travailler dans ces usines et y construire des maisons.

À cette époque, chaque paroisse avait ses moulins. Par exemple, la paroisse de Saint-Paul a été l'une des premières à ériger un moulin qui fabriquait des planches à embouvetter et qui a servi également à moudre du grain. À Saint-Philémon, on retrouvait un moulin à carder la laine. Les moulins à vapeur, eux, sont arrivés plus tard, vers les années 1910.

Comme l'évolution a suivi son cours également dans l'industrie forestière, les moulins à scie qui subsistent encore ont subi une grande transformation et sont centralisés au niveau géographique. Avec des équipements très modernes, les scieries d'aujourd'hui peuvent exploiter toutes les ressources qu'un arbre peut fournir avec peu de pertes, en un court laps de temps.

Monsieur Camille Dubé

L'histoire de Lac-Frontière par ses incendies



L'HISTOIRE DE LAC-FRONTIÈRE
PAR SES INCENDIES

Ce petit village, nommé à l'origine Lac-des-Anglais, est situé en bordure de la frontière du Maine, aux abords du lac de la Frontière. Il compte aujourd'hui environ deux cents habitants ; il a toutefois connu ses heures de gloire dans les années 20 alors que l'industrie forestière y était très prospère.

À cette époque, Lac-Frontière était le terminus de la Compagnie de chemin de fer Québec Central et aussi des autobus pour les voyageurs venus chercher du travail dans ce coin de pays. On appelait ce petit patelin le Klondike de l'Est tant l'organisation structurée de la Compagnie B.C. Howard était efficace pour développer la paroisse autour de l'exploitation de la forêt dans un décor de Far-West.

Déjà en 1917, un réseau d'aqueduc fut construit et quelques années plus tard, le village était desservi par le téléphone et l'électricité. Tous les bâtiments importants avaient l'électricité produite par des Delco, propriété de la compagnie Howard de Sherbrooke. On y avait aménagé tous les commerces pouvant subvenir aux besoins des travailleurs. En 1936, des clubs de balle molle, des jeux de tennis et de croquet voisinaient avec un parc naturel d'élan et de renards ce qui montre bien le dynamisme de la vie sportive et municipale.

Malheureusement, trois incendies majeurs, soit en 1922, 1938 et 1965 viendront successivement ravager les bâtiments de la rue de la Gare. Le premier incendie a débuté au théâtre Vallée où des enfants auraient joué avec des allumettes. L'élément destructeur se propagea vers le Sud pour incendier le magasin Ernest Bossé et la bijouterie Albert Labrecque puis, il s'étendit vers le

Nord pour détruire deux hôtels et un autre magasin avant d'être maîtrisé à l'approche du magasin général de mon père, Eugène Grégoire.

Suite à ces événements, la municipalité mit en place un plan d'urgence en cas d'incendie, ce qui s'est révélé fort utile pour contenir le deuxième feu du 12 juin 1938 partant du magasin général.

Ce magasin était comparable aux centres commerciaux d'aujourd'hui. En effet, il comprenait un rayon de vêtements pour hommes avec salle d'essayage, une boucherie, un restaurant, un salon de barbier et une salle de billard. On y vendait aussi des articles de chasse et de pêche. Le débit de ce magasin était tel que 31 wagons de marchandises y sont entrés en un seul mois.

L'incendie a débuté vers 4 heures du matin dans le mur entourant le tuyau d'échappement du Delco fournissant l'électricité à la bâtisse. Le feu a tout détruit mais, grâce à la vigilance des pompiers, les flammes n'ont pas touché l'immeuble voisin situé à moins d'une dizaine de pieds. Ce commerce, situé au centre du village, donnait du travail à 18 personnes qui se sont retrouvées sans emploi. La crise économique faisant rage, il n'a pas été reconstruit.

Enfin, le 21 mai 1965, un autre feu très violent vint détruire le même secteur du village anéanti en 1922. L'incendie a éclaté vers 16 h 45 à l'Hôtel Lapierre. En quelques minutes, la construction devint un immense brasier et les flammes se propagèrent successivement aux propriétés voisines. Madame Lapierre perdit la vie dans cet incendie. Elle était montée à l'étage avertir son mari et son fils mais n'a pu échapper à la fumée.

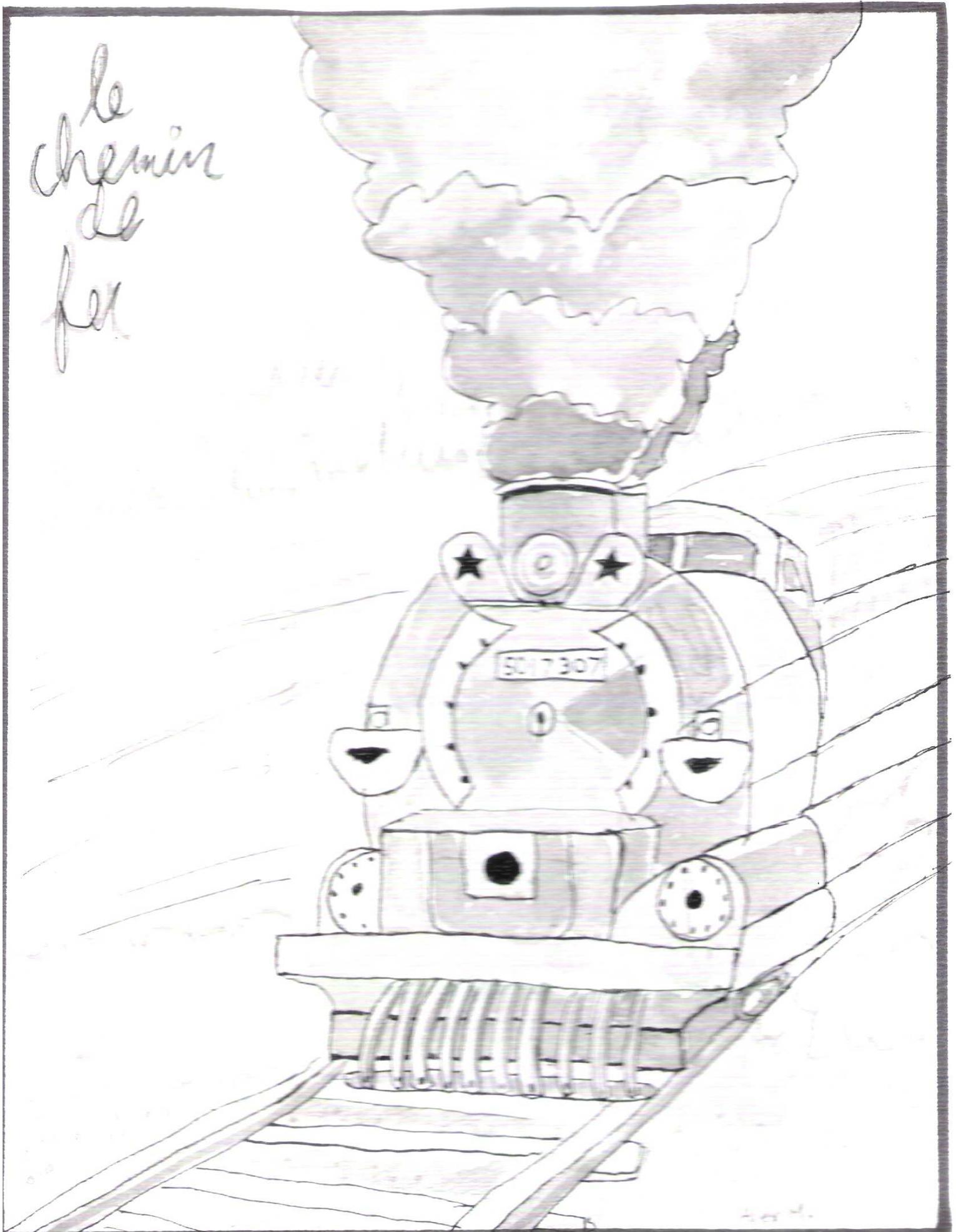
Les deux hôtels qui logeaient les nombreux travailleurs des chantiers forestiers ont été rasés, de même que la maison de Madame Breton, le magasin

Bossé et un entrepôt du Canadien National. Les pertes matérielles ont été évaluées à plus de 250 000 \$.

Depuis 1965, ces pertes sont choses du passé. Ce qui demeure dans l'esprit des Frontérois, c'est l'esprit de solidarité, l'entraide et le partage entre les habitants du village. Les épreuves ont éveillé chez eux une détermination et un courage exemplaires. C'est ce qui en fait un coin unique au Québec !

Monsieur Jean-Guy Grégoire

le
chemin
de
fer



LE CHEMIN DE FER

Quand le chemin de fer a passé dans le rang Saint-Thomas à Notre-Dame-du-Rosaire, mon père avait une dizaine d'années. Lors de sa construction, il se rappelait qu'entre 300 et 400 personnes, des Italiens, des Français, des hommes venus de partout y travaillaient. Construire un chemin de fer, c'est du gros travail de bras.

Travaillant au pic et à la pelle, les hommes dégageaient le chemin en charriant les pierres et la terre sur des rails de bois avec des petits chariots qui *dumpaient* en avançant. Même s'ils évitaient autant que possible les embûches, il arrivait qu'un rocher leur fasse obstacle et qu'ils ne puissent le contourner. Sur la terre de mon père, dans la moitié de la concession, il y avait un rocher de terre d'ardoise qu'on appelait aussi *tuff*. Avec une tige de fer et une masse, les ouvriers y ont percé un trou de quatre pieds. Ensuite, ils ont fait partir un p'tit coup de dynamite, pas trop fort, pour se faire un corridor. Lorsqu'il a été assez long, les hommes l'ont rempli d'une centaine de barils de poudre de cinquante livres chacun. La charge a explosé comme une bombe ! Après l'explosion, les morceaux bien lisses étaient récupérés par les gens du village comme ardoise.

Les rochers n'étaient pas les seules embûches rencontrées, il y avait aussi les rivières. On commençait par construire un pont de bois pour permettre de traverser le matériel ; on préparait ensuite le terrain afin que les rives soient au même niveau des deux côtés. Lorsque tout était prêt, on reconstruisait le pont en ciment avec beaucoup de fer dedans, du béton armé comme on dit. Au cours des années, on s'est aperçu qu'à certains endroits des pentes assez importantes devaient être corrigées ; on a alors dû abaisser ou soulever le chemin de fer. Des années de labeur ont été nécessaires pour finaliser ce travail.

À Notre-Dame-du-Rosaire, le chemin de fer a servi beaucoup pour le transport des marchandises, du bois, etc. C'étaient de gros trains avec des roues hautes de huit pieds et deux gros cylindres de chaque côté de la locomotive qui tirait cent chars et plus. C'étaient des grosses *patentes* et quand ça partait je peux vous dire que ça faisait plusieurs POUF ! POUF ! POUF !

Dans le temps de la guerre de 1939, le chemin de fer a aussi été utilisé pour le transport des armes. Les trains partaient des usines de fabrication de Montréal pour se rendre jusqu'à Halifax. Dans le plus fort de la guerre, en 1942-1943, les trains passaient plusieurs fois par jour et se rencontraient même dans notre village. On en a vu passer des chars d'assaut.

Les chemins de fer ont connu, eux aussi, leur lot d'accidents. Un jour, entre Sainte-Euphémie et Notre-Dame-du-Rosaire, il y a eu un gros déraillement ; plusieurs chars sont sortis des rails. Heureusement, personne n'a été blessé. Par contre, ça n'a pas toujours été le cas. Un jour, dans le village, un monsieur et sa petite amie qui se promenaient en calèche décident d'aller en haut du chemin de fer. Le train arrivait au passage à niveau à une allure de pas d'homme. La femme dit à son ami : « Ne traverse pas » et celui-ci répondit : « Ah ! J'ai le temps. » Mais non ! Après le passage du cheval qui n'a eu aucun mal, le train a frappé le *buggy*. L'homme est tombé sous le train et mourut sur le coup. Il en fut autrement de la femme qui, sous l'impact, a été soulevée dans les airs se ramassant sur le devant du train où elle s'est agrippée fermement. Lorsque la locomotive s'est arrêtée à quelque deux cent cinquante pieds plus loin, tout près de la station, des gens l'ont secourue ; elle était bien vivante. Personne n'en est revenu ! Le chauffeur avait bien essayé d'arrêter le train dans sa course, mais en vain.

De ses débuts jusqu'à aujourd'hui, on pourrait en parler des heures et des heures du chemin de fer. Qui n'a pas déjà vu passer un train ? Qui n'a pas déjà entendu siffler un train ? On peut même utiliser le mot train dans un tout autre contexte. Aujourd'hui, âgé de 83 ans, je peux vous dire « P'tit train va loin ».

Monsieur Camille Dubé

La vie au pensionnat



LA VIE AU PENSIONNAT

Née en 1937 à Saint-Fabien un 24 décembre, je suis la cadette d'une famille de douze enfants. À ma naissance, ma mère a 47 ans et sept ans me séparent de mon frère plus vieux. Mes parents mariés en 1909 font partie des premiers habitants du village bâti en 1904.

La vie est rude pour ces premiers colonisateurs qui assurent leur survie à même les ressources de la terre et les produits de la ferme. L'homme travaille à la ferme, aux champs et dans les chantiers ; la femme à la maison, aux champs, à la ferme et au jardin. Le travail est au cœur de leurs préoccupations. Les sorties et visites sont familiales et religieuses. Dès le printemps, la vente de lait à la ferme permet d'acheter des produits de base tels que la farine, le sucre, le spaghetti et le sel. Mais l'hiver, sans aucune rentrée d'argent, au magasin général, on facture les achats. Le remboursement se fait au printemps.

Petite, je rêve d'être maîtresse d'école : j'enseigne à mes nièces et aux chats, j'écris sur les roches et je corrige des épreuves imaginaires avec du jus de bettes comme s'il s'agissait d'un crayon rouge. Mes parents pauvres ne peuvent m'offrir de l'instruction et, grâce au soutien financier de la Sauvegarde de l'Enfance, mon rêve prend forme. À la fin de la dernière année d'études, je promets à la maison d'enseignement le remboursement des dernières factures qui n'ont pu être payées par mes parents et cela, dès que j'aurai du travail. Le tout sans intérêts.

Avoir de l'instruction signifie partir de la maison familiale, aller loin très loin sans revenir avant de longues périodes. À 14 ans, je pars au pensionnat de Saint-Damien. Les seules sorties sont à la Toussaint, à Pâques et lors du congé des fêtes. Parfois des parents de mes amis m'appellent au parloir pour me donner des nouvelles des miens. Je m'en réjouis et ravale mes larmes d'ennui.

La vie au pensionnat est faite de discipline et de rigueur. Mon courrier est ouvert. Et quand une lettre de ma mère qui n'avait qu'une faible troisième année m'arrive, des odeurs et des souvenirs rejaillissent. Enfin des nouvelles de la petite famille !

Au pensionnat, on apprend à faire son lit selon des règles établies, à ranger et plier le linge, à faire du ménage, car c'est nous qui entretenons les pièces, à coudre et surtout à raccommoder. Les filles portent serrés à la cuisse par un élastique des bas en coton ou en fil qui se brisent facilement. Le raccommodage est régulier et il est fait avec minutie. Une maîtresse de salle vérifie l'exactitude des travaux avant de rayer un numéro sur le tableau. Ce numéro est celui de ma case, j'ai le no 64. On se sert de linges de coton comme serviettes hygiéniques pour les menstruations et du papier journal découpé en carreaux de quatre pouces carrés comme papier de toilette.

On prend un bain par semaine. Un lavabo est disponible pour 20 à 25 filles. Quotidiennement, on se lave dans ce que l'on nomme des cellules faites de quatre rideaux cloisonnant un espace où se réunissent six filles en jaquette longue aux manches longues. À la débarbouillette, par-dessous la jaquette, s'effectue le lavage.

Pendant trois années, je vis dans un pensionnat apprenant les travaux ménagers, le latin, la vie de groupe et le leadership. Ainsi je me prépare à devenir maîtresse d'école de rang, ce que je fis dès l'âge de 17 ans !

Madame Noëlla Chabot-Boutin



Les Fréquentations

LES FRÉQUENTATIONS

Après trois ans de pensionnat, à l'aube de mes 17 ans, en septembre 1954, j'enseigne pour la première fois dans une école de rang à Saint-Fabien, à une classe multi-niveaux. Sans électricité avec une fournaise au bois dans la cave, cette école me permet de recevoir mes premiers élèves. Or une peur, celle de la mort, me terrifie lorsque je dois aller au sous-sol chauffer la fournaise. N'oublions pas qu'à cette époque les morts sont exposés dans les maisons pendant deux à trois jours 24 heures durant. Ainsi allait bon train l'imaginaire des vivants dans le monde des morts. La peur de me faire prendre par le fantôme de mon cousin mort dans les mines, ce même automne, me terrorisait et à la fois me poussait à développer de l'assurance en mes possibilités.

Une autre peur me tenaillait : celle du tonnerre. Les voisins d'en face de l'école en étaient informés et venaient me chercher dès les signes avant-coureurs de tempête. Les liens se resserraient entre nous, ainsi je rencontrai un jeune ami. Bien vite, il m'invita à aller voir un film à Saint-Paul avec une autre maîtresse d'école accompagnée d'un autre garçon et d'un conducteur. Au retour, l'ami me vola vite un baiser, m'éveillant à de nouvelles dimensions de vie. Le vendredi suivant, j'informe ma mère de cette sortie, ce qui me vaut une vive semonce qui se répéta plusieurs fois.

Ma mère disait de cet ami : « Je trouve qu'il a les yeux par en dessous » pour signifier sa crainte de contact physique intime entre les deux jeunes amis qui jamais ne se retrouvaient seuls à seuls. Il fallait qu'il y ait toujours un chaperon. On surveillait de près la chose. Peu de temps après, cet ami quitte Saint-Fabien pour l'Ontario. À Noël, je reçois une carte où est écrit : *TO MY SWEET HEART*, carte que je conserve encore à ce jour dans le tiroir à souvenirs.

Après le souper, j'écoute *Séraphin* à la radio avec mes parents ; durant la soirée, ma mère tricote et mon père lit le journal *L'Action Catholique*. Comme sorties, on visite la famille. Rares sont les occasions de rencontrer de nouvelles recrues masculines. L'ennui s'installe. À l'été 1956, mon frère des États-Unis vient se marier à Saint-Philémon et me demande d'être la fille d'honneur. Empressée d'y rencontrer le garçon d'honneur, je réponds à l'affirmative. Personne ne vient. Pour contrer mon chagrin apparent, mes frères m'invitent au village après la noce qui a lieu en matinée. J'y rencontre le boulanger et surtout le livreur que je connais puisque ma mère a cessé de faire le pain depuis que son mari est à l'hôpital et qu'il n'y a plus que deux personnes à la maison.

Ce nouvel ami possède une voiture, ce qui est un atout de valeur inestimable pour nous. Grâce à ce véhicule, il vient me visiter le dimanche, période pendant laquelle ma mère fait le guet, attentive à nos gestes et à nos allées et venues. Elle surveille par la fenêtre et, sans gêne, rappelle l'ordre établi par la religion.

Quand arrive l'hiver, les voitures ne circulent plus, il n'y a que le *snow*. Les visites de l'ami livreur se font rares. Je suis déçue lorsque ma mère m'interdit une sortie aux vues du village avec lui, ne trouvant pas de chaperon pour nous accompagner. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque, on obéit à l'autorité de peur d'un châtement qui, au pire, nous attend en enfer. On ne veut surtout pas faire de peine au Bon Dieu.

Le jour de l'An est attendu. Les amoureux comptent les jours, dans l'attente d'échanger un premier baiser. On ne s'est touché que la main. Au plus, épaule contre épaule, assis sur la causeuse sur la galerie. L'union des cœurs d'abord, nous répète-t-on. Ce qui n'empêche pas maman de trouver que l'ami colle pas mal. Fort heureusement, la tradition du Nouvel An l'emporte sur les interdits de contact,

pour ce jour seulement dans l'année. Les taquineries vont bon train, ce qui ne fait qu'amplifier le désir de poser mes lèvres sur celles de mon ami un peu plus longtemps.

Les rencontres entre les amis se font lors des veillées dans les maisons. Certains jouent de la musique, d'autres chantent. Après vient le temps des disques, mais toujours on danse. Or, sans chaperon, je n'ai pas la permission d'y participer.

Arrivent la demande en mariage et la noce. Peu de temps s'écoule entre ces deux moments. Quatre enfants sont nés de notre union. Et ainsi avec mes enfants, je commence un nouveau chapitre de vie, celui de composer avec toutes mes libertés.

Madame Noëlla Chabot-Boutin

LEXIQUE

- Baby-boom** : augmentation importante du taux de natalité de certains pays juste après la fin de la Seconde Guerre mondiale.
- Bobsleigh** : traîneau articulé sur quatre patins et destiné au transport du bois.
- Buggy** : sorte de carriole à deux roues, tirée par un cheval (boghei).
- Catin** : poupée.
- Châsse** : encadrement ou monture qui faisait monter et descendre la scie à couper le bois.
- Chum** : ami, copain.
- Crash** : crise boursière qui se déroula à la Bourse de New York entre le 24 et le 29 octobre 1929 et qui marqua le début de la plus grande crise économique du XX^e siècle.
- Driller** : forer, creuser le sol pour l'échantillonnage du minerai.
- Dumper** : décharger, déverser en basculant.
- Embouveter** : creuser d'une rainure afin de recevoir la pièce suivante.
- L'Action Catholique** : nom d'un quotidien publié à partir de 1907 et créé pour faire contrepoids à la presse libérale dont l'Église craignait l'influence pernicieuse auprès de la population.
- No man's land** : terme anglais utilisé pour désigner une zone inter-frontalière. Un des derniers no man's land restant est de celui qui sépare les deux Corée au niveau du 38^e parallèle.
- Partance** : amorce, premier stade de la construction.
- Patente** : machine, attirail lourd.
- Run** : course, manière d'accumuler beaucoup d'argent en peu de temps.
- Séraphin** : ce terme fait référence au personnage de Claude Henri Grignon dans le téléroman présenté à Radio-Canada : Les Belles Histoires des Pays d'en Haut.

Set de chambre : mobilier de chambre à coucher.

Shaft : conduit, construction à la verticale.

Squatter : personne qui occupe illégalement un local vacant. Dans les années de colonisation, il s'agissait d'un pionnier qui s'installait sur un lot non encore occupé.

Snow : véhicule monté sur chenilles pour circuler dans la neige.

Tuff : formation rocheuse disposée en couches superposées facilement détachables et cassantes.

